

JOURNAL  
HELVETIQUE

OU

RECUEIL

DE PIÈCES

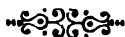
FUGITIVES DE LI-  
TERATURE CHOISIE;

DE

*Poësie ; de Traits d'Histoire ,  
ancienne & moderne ; de Découvertes des  
Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la  
République des Lettres ; & de diverses au-  
tres Particularités intéressantes & curieuses,  
tant de Suisse , que des Païs Etrangers.*

DEDIE' AU ROI.

Septembre 1748.



A NEUCHATEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES

1748.



☛ )o( zii )o( ☛

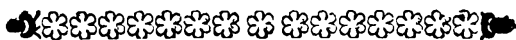


# JOURNAL

HELVETIQUE,

DEDIE' AU ROI.

Septembre 1748.



## SUITE DE L'EXAMEN

*Des Pensées libres sur les Prophéties &c.*

**J'**Ai vû, *Messieurs*, dans les deux derniers Mois de vôtre Journal, ce que l'Auteur des *Pensées Libres sur les Prophéties*, a jugé à propos de répondre sous le nom de *Philographe* à l'Examen que j'avois comence de faire de ces *Pensées*: J'aurois à mon tout bien des remarques à faire pour justifier tous les endroits de cet *Examen* qu'il lui a plû de relever; mais j'aime mieux en laisser le jugement aux Lecteurs qui découvriront aisément le fort ou le foible de nos *Réflexions*,

& continuer mon Examen, non, assurément, dans la vuë de critiquer l'Auteur de ces *Pensées*, dont j'estime les lumieres & le mérite, ni dans le but, qu'il me prête, de chercher a éloigner les Chrétiens de la lecture des Prophetes de l'Ecriture Sainte & de l'application qu'ils en pourroient faire a nôtre tems; puis que j'en crois la recherche & l'intelligence toujous utile, soit qu'elles soient acomplies ou non; mais dans l'idée où je suis fermement, que dans celles de l'Anc. Testament, l'Auteur des *Pensées libres* y cherche & y voit plus de mystères qu'il n'y en a, en les raportant aux Evénemens de nos jours, & que pour celles du Nouveau, qui restent à accomplir, il court risque d'abuser vainement les Peuples, en se servant de ses principes d'interprétation des Ecritures, pour leur annoncer, come prédits par les Ecrivains sacres & prêts à arriver, des Evénemens, qui sont très incertains, ou peut être bien éloignes, & dont l'attente prochaine peut les engager dans diverses démarches contraires a leurs véritables intérêts.

C'est donc uniquement par amour pour la vérité, & pour prémunir ceux qui pourroient ajouter plus de foi qu'il ne convient aux prétendues découvertes de cet Auteur, que je me propose de continuer l'Examen  
des

des autres Préjugés qu'il croit nuisibles à l'intelligence des Prophéties; sauf les Réponses que voudra encore y faire Philographe & les nouveaux Argumens qu'il pourra tirer de là pour s'affermir de plus en plus dans son Système, come il semble le faire dans sa dernière Réponse.

Je prévois déjà qu'il pourra me dire, que s'il importe aux Chrétiens d'entendre les Prophéties & pour cet effet de les rechercher, il leur importe sur tout d'être instruits par avance de celles qui doivent avoir dans peu leur accomplissement, pour se prémunir aussi par de salutaires précautions contre les dangers qu'ils courroient. s'ils n'étoient pas préparés à ces grands Evénemens, selon l'Exhortation de St Pierre 2. Ep. III. 11. 12. 13. 14. que Philographe applique sans doute à ce qui doit arriver bientôt: A cela je répons dès à présent, que si cet Apôtre a crû nécessaire d'exhorter les Fidèles à qui il écrit, à l'étude de la Sainteté, dans l'attente d'un Evénement éloigné alors, de plus de 17. Siècles au moins, parce que plusieurs le regardoient come prochain: Il est de même toujours à propos d'exhorter les Chrétiens de nos jours à se tenir prêts pour paroître devant Dieu sans tâche & irrépréhensibles, & à hâter même par leurs desirs le Jour de l'avènement de J. C. en gloire, quand

même il seroit encore autant éloigné de nous qu'il l'étoit par raport à St. Pierre, supposé qu'il arrivât de nos jours.

Après ce petit Préambule, je viens sans plus tarder au second Préjugé des Chrétiens que l'Auteur des *Pensées Libres* prétend nuire beaucoup à l'intelligence des Prophéties. „ C'est, dit-il, qu'on s'imagine „ que l'Esprit de Dieu n'a jamais employé, „ dans ses Saints Oracles, aucun nom de „ Ville, de País, de Nation ou de Personne „ de l'Antiquité, pour désigner une Ville, „ un País, une Nation ou une Personne des „ derniers tems. ” C'est encore ici un Préjugé, que l'on pourroit traiter d'imaginaire; car il n'y a que très peu de ces *Savans Interpretes*, dont l'Auteur parle, qui poussent leur attachement au sens literal, jusqu'à ne vouloir reconnoître dans aucun des noms propres de l'Anc. Testament quelque désignation de choses arrivées sous le Nouveau; encore moins & point sans doute qui le fassent, malgré *l'absurdité* ou *l'impossibilité* qui se présente, dans *l'application qu'on en fait à la chose unique qui a porté ce nom*. L'on fait au contraire, qu'il y a eu & qu'il y a encore un parti considerable parmi les Théologiens Retormés, qui excèdent jusqu'à l'absurde, dans l'application qu'ils font des anciens noms  
aux

aux Evénemens modernes: Mais, sans porter la chose si loin, le plus grand nombre & presque tous, conviennent que le MESSIE est quelquefois désigné par *David*; non pas dans les paroles d'*Esaié* LV. 3. 4. que l'Auteur ponctüe à sa manière, contre toute vraisemblance, pour y trouver J. C., mais dans celles d'*Ezéchiel* XXXIV. 23. & XXXVII. 24. sur lesquelles je ne vois guères que le célèbre *Grotius*, qui ait entendu *Zorobabel*, sous le nom de *David*: Tous conviennent encore, & *Grotius* lui même, que *Jean Batiste* est désigné par *Elie*, *Malac.* XV. 5. *Matth.* XI. 14. que les noms de *Sion* & de *Jérusalem* sont aussi donés à l'Eglise Chrétienne I. *Pierre* II. 6. *Rom.* IX. 33. *Galates* IV. 27. *Hebr.* XII. 22. & l'on est fondé en cela sur l'aplication que fait J. C. lui même & les Apôtres de ces noms anciens aux Personnes de leur tems; sans quoi l'on n'est jamais autorisé à le faire, ou si on le fait, ce n'est plus que pures conjectures.

Mais si l'Auteur ataqué ici un préjugé presque imaginaire, soit dans le fait, soit dans le droit, l'on peut encore dire avec vérité, qu'il se trouve chez lui à cet égard un préjugé très réel, en ce qu'à la faveur de ce principe d'interprétation des anciens Prophètes, dont il n'y a que très peu d'exemples bien averés, il prétend que les Sts.

Oracles en sont tout remplis, & qu'il peut sans aucune nécessité, sans aucune autorité tirée de l'Ecriture même, & sur la plus petite affinité ou rapport des noms propres anciens avec les Evénemens de nos jours, établir le Systeme qu'il a bâti, & y rapporter tout ce qu'il lit dans les Prophètes.

Je n'en veux pour preuve, que l'exemple qu'il allègue du nom de *Nephtali*, un des Enfans de *Jacob*, & le Chef d'une Tribu, à laquelle *Moïse*, inspiré du St. Esprit, prédit avant sa mort, come à toutes les autres, les biens dont elle devoit jouir, en ces termes *Deut XXXIII. 23. Nephtali rassasié de bienveillance & rempli de la bénédiction de l'Eternel, possède ou possèdera en héritage la Mer & le Midi*: Come cette prédiction semble anoncer à cette Tribu, qu'elle seroit située près de la Mer & au Midi du Pais de *Canaan*, & que cependant elle fut placée au Nord, dans le partage de la Terre sainte, l'Auteur en conclut, contre tous les Interprètes, & j'ose dire, contre tout ce que présente à nos yeux la Prophétie de *Moïse*, qu'il ne s'agit point ici de l'ancienne Tribu de ce nom, mais de quelque autre Peuple de nos jours représenté par cette Tribu, à qui il croit que le nom de *Nephtali* & la prédiction de *Moïse* peuvent mieux convenir. Est-ce donc qu'il n'y a aucun autre moïen de concilier les  
pa-



paroles de *Moïse* avec le sort de l'ancienne Tribu de *Nephtali*, qu'en la raïant absolument de la part qu'elle pouvoit avoir aux bénédictions promises à son nom, come à celui des autres Tribus, & auxquelles ellé avoit lieu de s'atendre? Les Savans ont proposé là dessus diverses conjectures, que l'on peut voir dans leurs Comentaires, & qui sont assûrément, ou je n'y vois goutte, beaucoup plus simples, plus satisfaisantes, plus raportantes au but de *Moïse*, & plus conformes à l'Événement, que le sens figuré, quel qu'il soit, qu'aura pû imaginer nôtre Auteur?

Il prétend cependant autoriser l'aplication universelle qu'il fait du principe dont il a été parlé ci dessus, par des raisons, mais qui étant bien pesées, ne me paroissent d'aucune force: La première est, que *si Dieu a désigné le Messie sous le nom de David, & son Précurseur sous celui d'Elie, pourquoi veut on qu'il n'ait pas désigné encore d'autres choses sous d'autres noms pris de l'antiquité?* Rép. Il l'auroit pû sans doute, par un éfet de sa Science infinie, qui lui fait apercevoir les traits de conformité qu'il y a entre certaines choses ou personnes anciennes, & certaines choses ou personnes modernes; mais qui sera assez hardi, pour oser affirmer qu'il l'ait fait, à moins d'y être autorisé par des preuves aussi claires que le sont celles

qui nous persuadent que le Précurseur du Messie est désigné sous le nom d'*Elie*, & l'Eglise Chrétienne sous celui de *Sion* & de *Jérusalem* ?

La seconde, est qu'il étoit convenable, que les Juifs qui étoient pour nous les Dépositaires des Oracles, dont nous devons voir l'accomplissement, pussent y prendre quelque idée de nôtre tems, sur des objets moins éloignés, qui le figurassent à leurs yeux : Autrement, ces Prophéties où ils n'auroient trouvé que des noms inconnus, auroient été toutes barbares pour eux, & ils n'auroient pris aucun soin de nous les conserver aussi précieusement qu'ils l'ont fait pendant la suite de tant de Siècles. Rem. Quels sont donc ces Oracles de Dieu confiés au Juif, dont parle St. Paul Rom. III. 2. si ce n'est sa Volonté, les Loix, les Statuts, dont ce Peuple pouvoit tirer de si grands usages, pour la conduite de sa vie, & pour devenir une Nation sage, intelligente & illustre devant tous les Peuples, come Moïse le leur dit Deut. IV. 6. 8. & l'Auteur du Ps. CXLVII. 8. 9. à quoi l'on peut ajouter, les Oracles particuliers qui regardoient le Messie, si propres à les retenir dans l'amour de Dieu & dans l'observation de ses Loix, par l'espérance de plus grands avantages dont les Fidèles jouiroient sous son Règne ? N'étoit-ce pas pour eux, par préférence aux Gentils, que ces divins Oracles  
leur

leur avoient été confiés, come St. Paul l'établit formellement dans le passage cité ci-dessus, plutôt que *pour nous*, come l'Auteur l'avance, qui n'y avons eu de part que long-tems après eux ? Celà étant, qu'ont de commun cette Divine Loi, ces Saints Oracles, avec tant de noms de Villes, de Pais, de Peuples, de Persones dont sont remplis les Ecrits des Historiens sacrés & des Prophètes, sur lesquels nôtre Auteur établit la prédiction des choses qui doivent arriver de nôtre tems, dont les Juifs n'avoient, ni ne devoient avoir dans les Conseils de Dieu aucune idée ? Est-ce encore que ces Loix, ces Révélations données aux Juifs sur leur sort prochain ou éloigné, ces Promesses si éclatantes du Messie repandues dans tous les Ecrits des Prophètes, ne suffisoient pas & au delà, pour les engager à en faire un cas infini & à les conserver avec tout le soin possible, sans qu'il falut encore pour cela, que ce qui pouvoit regarder les autres Nations, leur y fut anoncé sous des Noms énigmatiques ? Pouvoient ils donc mieux comprendre quels des Peuples a venir estoient désignés sous ces noms là, que si les Prophètes leur avoient donné dès lors, les noms qu'ils devoient porter dans la suite des Siècles ? Je ne le pense pas, & je n'y vois pas la moindre aparence. Au contraire, çau-  
roit

roit été visiblement faire prendre le change à tous ceux qui auroient ouï ou lû ces Prophéties, que de parler de Peuples qui ne pouvoient leur être connus, sous des noms empruntés de Peuples connus, sans les en avertir expressément. Nôtre Auteur se fait lui même avec raison cette objection, à laquelle c'est tout a fait en vain qu'il répond, qu'on ne pouvoit s'y méprendre, à cause des traits qui conviennent aux Peuples désignés dans le sens figuré, & qui ne conviennent pas aux Peuples indiqués dans le sens literal; puis qu'il falloit pour juger de ces traits, & reconoitre à quels de ces Peuples ils convenoient le mieux, voir déjà l'accomplissement des Prophéties: Ce qui n'étoit pas possible aux Juifs d'alors par raport aux Evénemens à venir, quelque attention qu'ils y eussent aporté.

Mais, ajoute nôtre Auteur, 3. „ Dieu,  
 „ come il le dit à un Prophète, *ne fait rien*  
 „ de grand & de considérable dans l'Eglise  
 „ & dans le Monde, *sans en avoir averti*  
 „ *par avance ses Serviteurs les Prophètes.* Amos  
 „ III. 7 ” Et de là que conclut il? „ Que  
 „ Dieu sans prodiguer ses Révélations, fait  
 „ découvrir, par les mêmes Oracles en  
 „ petit nombre, aux Fidèles de tous les  
 „ Siècles, tout ce qu'ils ont intérêt de co-  
 „ noitre de l'avenir, sans que la Révélation  
 „ per-

„ perde jamais rien de son prix & cesse de  
 „ fournir aux Gens de bien, tous les se-  
 „ cours dont chacun d'eux peut avoir be-  
 „ soin dans le tems particulier où il vit.

Ces paroles peuvent avoir un très bon sens moral, savoir, que la même Révélation faite aux Juifs par les Prophètes, pour leur conduite, peut servir de règle aux Fidèles de tous les tems, & leur fournir les secours spirituels dont ils peuvent avoir besoin dans tout le cours de leur vie, pour être saints & heureux : Mais ce n'est pas celui de l'Auteur, come il paroît par ce qu'il ajoute, que :

„ Les mêmes Prophéties où les Anciens ont  
 „ reconu avec admiration dans leur Siècle,  
 „ les Objets qui n'étoient que les types &  
 „ les figures des choses dont nous voions à  
 „ présent la réalité, ces mêmes Prophéties  
 „ en posent aujourd'hui à nos yeux les vrais  
 „ Objets dont ils n'ont vû que les simboles  
 „ & les images. ” Sur quoi il s'écrie : „ Se-  
 „ roit-il possible que nous eussions l'Esprit  
 „ assez renverse, pour regarder come un  
 „ défaut, ce qui fait l'excellence de la Ré-  
 „ vélation que Dieu a donnée aux Homes!

J'aurois ici bien des Remarques à faire, tant sur le Passage d'*Amos*, que sur le Commentaire de nôtre Auteur & les conséquences qu'il en tire, mais je me bornerai aux suivantes. 1. Il est visible que les paroles  
 d'A-

d'*Amos* doivent être entendues , avec quelque limitation ; puis qu'il est très sûr, que Dieu fait tous les jours une infinité de choses, qui n'ont jamais été anoncées par ses Serviteurs les Prophètes, que d'une manière vague & générale : Nôtre Auteur l'a bien senti, lors qu'il les restreint lui même a ce qu'il fait *de grand & de considérable dans l'Eglise & dans le Monde*, dont le Prophète ne parle pas. Ces limitations doivent naturellement regarder, ou les Persones à qui le Prophète s'adresse, ou les choses qu'il leur anonce. Le Prophète parle ici visiblement aux Enfans d'Israël, & il leur prédit les maux qui devoient leur arriver par l'ordre & le châtiment du Seigneur : De sorte que cette proposition générale, peut fort bien se réduire à celle-ci. O Enfans d'Israël, Dieu ne fera venir sur vous aucun mal, qui n'ait été découvert à ses Prophètes, & qui ne vous ait été anoncé par leur Ministère : Ainsi quand vous en verrez l'accomplissement, vous conoitrez alors, que c'est le Seigneur qui a parlé par ma bouche.

2°. Telle étant vraisemblablement la pensée du Prophète, quelle conséquence peut-on en tirer, pour attribuer aux anciens Prophètes la révélation ou la prédiction de tout ce qui se passe de nos jours, beaucoup moins encore, pour attribuer *aux Fidèles des Siècles*  
les

*les plus diferens*, la découverte de *tout ce qu'ils ont intérêt de conoitre de l'avenir dans les anciens Oracles?*

3°. Si même il y a dans les anciennes Prophéties, des Simboles & des images de ce qui devoit arriver dans les derniers tems, outre qu'elles se raportent aux grands Evénemens de l'Oeconomie Evangelique, tels que sont la Venüe & le Règne spirituel du Messie, la Réjection des Juifs, la Vocation des Gentils, dont les Fidèles ont déjà vû l'accomplissement en grande partie, & qu'ils verront pleinement un jour; ces types & ces images avoient eu aussi la plûpart leur réalité dans un sens literal, qui faisoit presque toute l'attention des Fidèles, lesquels sûrement ne la portoient pas jusqu'aux Evénemens de nos jours.

4. Encore un mot sur l'*Esprit renversé*, que l'Auteur attribue à ceux qui regarderoient come un défaut dans la Révélation ou dans les Anciens Prophètes, de n'avoir prédit ce qui se passe de nos jours, que sous des noms anciens qui en étoient come les types & les simboles. Que diroit-il donc de ceux qui nient formellement que les Prophètes aient vû ni prédit tout ce qu'il voit lui même dans leurs Ecrits? Mais quand cela seroit, dérogeroient ils le moins du monde à l'excellence de la Révélation? Sera t'elle moins di-

divine, pour n'avoir pas embrassé tous les tems, ou plutôt, pour n'avoir pas indiqué, ne fut ce qu'en énigmes, tous les Evénemens de nos jours? Peut on ignorer que cette Révélation ne s'est manifestée que par degrés, & que l'Oeconomie de l'Evangile en a été le principal objet, come le comble & la perfection? Ne seroit-on pas plus fonde à traiter de renversement d'esprit, au moins de préoccupation, l'opinion de ceux qui prétendent, que les Prophètes ont prédit sous le nom des Peuples anciens, tout ce qui doit arriver de nos jours de considérable dans l'Eglise & dans le Monde, & qui s'appuient du beau prétexte, que Dieu le pouvoit & qu'il étoit convenable que les Juifs en fussent les Dépositaires? Que d'illusions ne pourroit-on pas se faire à soi même & aux autres, sur un tel fondement? Que de chimères ne pourroit-on pas proposer come des réalités?

Des deux premiers préjugés, il en nait, selon nôtre Auteur, un troisiéme, qu'il exprime ainsi à la Marge: *TROISIEME PREJUGE', Que les expressions des Prophètes sont souvent hiperboliques.* Pour celui-ci, si c'en est un, il est si comun que je ne conois aucun Interpréte de l'Ecriture qui ne soit dans cette idee, plus ou moins: Tous conviennent, & l'on ne sauroit s'empêcher d'en convenir,  
pour



pour peu que l'on sente la force des termes, qu'il y a, dans l'Écriture, des hyperboles fort communes dans toutes les Langues & sur tout chez les Orientaux, à cause de la vivacité de leur imagination; qu'il faut de toute nécessité prendre au rabais, pour se faire une juste idée de ce que les Écrivains sacrés veulent nous dire. L'on en cite entr'autres exemples les 2. Passages mentionés par notre Auteur; *Jérém. XV. 8. Jean XXI. 25.* auxquels il en auroit pû ajouter grand nombre, tires seulement des Prophètes ou des Oracles de Dieu, qui font la principale matiere du prétendu préjugé, come *Ezaié V. 25. XIII. 13. XIV. 13. XLII. 15. Ezech. XXVII. 28. XXXII. 5. 6. 7. 8. Job. XXIX. 6. XL. 18. XLI. 9. Amos. II. 9. IX. 13. Ps. VI. 7. XXII. 16. LXXII. 16. LXXVIII. 27. LXXX. 6. 11. Lament. II. 11. III. 48. &c.* passages qu'il auroit peut-être pû reduire à un sens tout simple, par le moien de changemens & de retranchemens aussi forcés que le sont ceux sur lesquels il fonde l'application des deux précédens: Il suffiroit presque de les rapporter, pour sentir que l'Auteur, par de tels adouciffemens, s'éloigne entièrement du sens des Auteurs sacrés; mais il est bon d'entendre aussi les raisons sur lesquelles il se fonde, pour juger par cet échantillon des principes qui l'obligent à s'éloigner des Ver-

sions ordinaires & des Explications reçues.

Dans l'Idée où est l'Auteur, que les expressions des prophètes doivent toutes être accomplies à la lettre, dans un tems ou dans un autre, selon le sens qu'il leur donne; il remarque d'abord, que ceux qui veulent les rapporter uniquement aux choses ou aux personnes de l'Antiquité, qu'ils croient y être désignées, n'y trouvant cet accomplissement que d'une manière très imparfaite, en les expliquant à la rigueur de la lettre, avoient été contraints, pour défendre leur explication, de recourir à ce principe, que *les Saints Homes paroissent souvent vouloir dire beaucoup plus qu'ils ne veulent dire en effet*; à la faveur duquel ils admettent, dans l'Écriture Sainte, bien des hiperboles ou des exagérations, qui ne sont réellement que dans leur imagination ou dans leurs Versions.

Mais est il le moins du monde probable, que les Interprètes de l'Écriture aient imaginé un tel principe, uniquement pour appuyer l'application qu'ils faisoient des paroles des prophètes aux personnes ou aux choses qui y étoient nommément désignées? Est-il probable que ces Savans Interprètes se soient contentés, pour l'établir, de ce que disoient les Versions, plutôt que de consulter l'Original? N'est il pas plutôt de toute vraisemblance, que ce n'est qu'après s'être convaincus,

par

par un très grand nombre d'exemples tirés indifféremment de tous les Livres de l'Écriture Ste. Historiques, Moraux, Prophétiques, & confirmés par l'usage ordinaire & constant des Langues Orientales, qu'ils ont établi ce principe, avant que de penser à en faire l'application aux Prophéties? N'est-il pas au contraire très aparent, que l'Auteur ne cherche à le détruire, que pour ôter cet apui à l'explication ordinaire des Prophéties & favoriser son Système, qui y est opposé? Ce seroit donc, avec beaucoup plus de fondement, que l'on pourroit donner le nom de *Préjugé*, à l'opinion qui ne veut admettre aucune expression hiperbolique dans les Prophètes du Vieux Testament, parce qu'à la faveur de ces expressions, l'on borne ces expressions aux anciens tems; que l'Auteur ne le done au Principe des Théologiens apuié sur une multitude d'exemples.

Mais pour mieux démontrer encore, de quel côté est le préjugé, je ne me servirai que des deux exemples d'Hiperboles, tirés de l'Écriture Ste. où l'Auteur n'en veut reconoitre aucune, quoi qu'elle y soit manifeste.

Le premier se trouve dans *Jérémie XV. 8.* où le Prophète prédisant de la part de Dieu, les malheurs extrêmes qui alloient tomber sur *Jérusalem* & sur ses Habitans, déclare en-

tr'autres que *ses Veuves se sont accrues ou multipliées comme le sable de la Mer* : Il y a dans l'Original עָצְמֵי לֵי אֵלֶּמְנוּתוֹ מִזָּה יָמִים . Ce qui réduit à son véritable sens signifie sans doute, que les Hommes maris qui perdroient la vie dans cette désolation seroient sans nombre. L'Auteur qui ne s'acomode pas de cette hiperbole, parce qu'en l'acordant ici, il faudroit l'acorder ailleurs, où elle détruiroit son Système, ose dire qu'elle ne se trouve point dans l'Original, où il y a tout simplement selon lui, que *les Veuves de Jérusalem se sont multipliées devant Dieu, à cause de la profanation des jours sacrés* ; & il fonde cette traduction, 1. Sur ce que le mot Hébreu (חול) signifie *sable, ou profanation*. 2. Sur ce que les Grammairiens Juifs ont changé le mot (ימים) avec un Kamets sous le Jod, (*les jours*) en celui de (ימים) avec un Dagesch dans le [מ] & un Patach sous le Jod, (*les Mers.*) Mais pour faire sentir combien cette traduction est peu naturelle, fautive, forcée, & toute différente de ce que présente l'Original, je me contenterai de quelques petites Observations critiques, qui doivent être ici d'une assez grande force contre l'Auteur.

1. Il doit convenir, que si nos Versions s'éloignent quelquefois du véritable sens de l'Original, la plûpart le rendent pour l'ordinaire avec beaucoup d'exactitude ; que ceux

là même qui peuvent entendre l'Original sans leur secours, font bien de les consulter; qu'elles sont, sur tout, d'un grand poids, quand elles s'accordent toutes sur le sens de l'Original, & que ceux qui s'en éloignent dans ce cas, sans une nécessité manifeste, & sans présenter un sens plus clair, & plus conforme à l'Original que celui des Versions, se rendent fort suspects de donner à gauche. Or c'est précisément ce qui arrive dans le Passage dont il est ici question: Toutes les Versions que j'ai pu consulter, le rendent, ou à peu près, de la manière que je l'ai exprimé ci-dessus: Les termes & la construction de l'original le demandent; tout le discours de Jeremie s'y accorde; tout porte à conserver la Version ordinaire, & rien n'engage à la changer, que la crainte d'y laisser une hyperbole, familière d'ailleurs dans les Ecrivains sacrés, aussi bien que dans le langage ordinaire, & qui s'entend assez d'elle même.

2. Le changement que l'Auteur veut faire dans la signification du terme de l'Original (חור) que nos Versions traduisent *sable*, & qui traduit *profanation* est destitué de tout fondement: Lui qui est si attentif à conserver tous les traits de lettres qu'il y a dans les Prophéties, pour en tirer les conséquences, comment n'a-t'il pas pris garde que le mot (חור) quand il signifie *sable*, a une lettre de plus

que celui de (חל) quand il signifie, *profane*, & qu'ils se prononcent selon lui différemment, quoi qu'ils se prononcent de la même manière parmi nous? Il change, de plus, la signification de ce dernier qui est proprement l'adjectif, *Profane*, en celle de son Substantif, *Profanation*, afin de l'ajuster mieux à sa Version. Enfin il est sûr que la particule (מ) qui est avant le mot (חול) est plus souvent employée dans le sens de comparaison que nos Versions lui donnent ici, en le traduisant *plus que*, qu'elle ne l'est dans le sens de l'Auteur, qui la traduit, *à cause*, dont il y a cependant plusieurs exemples.

3. Le changement qu'il fait au mot Hébreu, ponctué par les Grammairiens Juifs [ימים] avec un *Patach* & un *Dagesch* [les Mers] en [ימים] avec un *Kamets* sous le *Jod* [les Jours] est contre toute autorité & vraisemblance, & sans aucune autre nécessité que celle de trouver un mot qui s'accordât avec celui de *Profanation*, qu'il avoit déjà introduit de son chef.

4. Come cette *Profanation des jours*, n'auroit encore rien d'assés marqué, pour servir de cause au jugement que Dieu prononce ici contre les Hommes de *Jérusalem* & leurs Veuves, il a trouvé à propos d'ajouter aux *Jours* le mot de *sacrés*, qui n'est point dans

l'Original, & dont il ne pourroit, je pense, citer aucun exemple. Il n'en faut pas d'avantage pour conclure, sans balancer, que cette nouvelle Traduction est méritoirement qualifiée de fautive, forcée, & toute différente de ce que porte l'Original.

L'on en peut affûrer autant du second exemple d'hyperbole tiré de St. Jean XXI. 25. que nos Versions, & en particulier celle de Genève, rendent ainsi: *Jésus a fait encore beaucoup d'autres choses: Si on les rapportoit en détail, je ne pense pas que le Monde entier pût contenir les Livres qu'on en écriroit.* Mais nôtre Auteur, pour sauver l'hyperbole qui y est toute manifeste, prétend qu'il faut traduire l'Original de cette manière: *Il y a encore beaucoup d'autres choses que Jésus a faites; mais quand même on les auroit rapportées en détail, je ne pense pas que le Monde l'eût embrassé [Jésus.] pour les Livres qu'on en auroit écrits.*

Il y a dans cette dernière Traduction, come dans celle du Passage de Jérémie, un sens peu naturel, une construction forcée, des termes pris dans une signification tout à fait étrangère, & des mots ajoutés à l'Original. Le sens peu naturel faute aux yeux de tout Lecteur attentif; la construction forcée se fera sentir aux moins avancés dans la conoissance de la Langue originale,

par la peine qu'ils auront de la saisir : Le terme Grec *χωρησας*, que nos Versions traduisent *contenir*, *recevoir*, désigne proprement une capacité de lieu ou d'espace, & il se prend quelquefois dans un sens figuré pour une capacité morale, come dans le Passage de St. Matth XIX. 11. cité par nôtre Auteur pour apuier son interprétation ; mais outre que J. C. l'emploie là dans l'actif (*χωρησι*) & St. Jean dans le passif (*χωρησας*) cette signification est encore bien différente de celle d'*embrasser*, que l'Auteur lui donne sans en produire aucun exemple. Enfin pour rendre son sens complet, il ajoute au Texte la particule (*δια*) avant les trois derniers mots, à laquelle il donne un sens qui ne lui est pas ordinaire, & il insère dans sa Version le relatif (*en*) qui demanderoit dans l'Original quelque mot qui y répondit, come (*περι αυτων*), mais qui ne s'y trouvant pas achève de démontrer le sens forcé de la Version de nôtre Auteur.

Les raisons qu'il allègue, pour rejeter l'usage de l'hiperbole dans les Ecrits sacrés, ne sont pas, plus solides. La première est, qu'il n'est pas aparent que Dieu, dans le choix qu'il a fait des Auteurs sacrés pour révéler sa Volonté, ait permis à leur plume de fran-



*franchir les bornes que sa Sageſſe leur devoit preſcrire.* Cette réflexion a éfectivement quelque choſe d'éblouiſſant ou de frappant, contre toute expreſſion que l'on diroit émanée de Dieu par ſes Miniſtres, & qui ne ſeroit pas propre à donner de juſtes idées de ſa Volonté & de ſes deſſeins; mais pour en tirer quelque conſéquence contre l'uſage des hiperboles dans les Ecrits ſacrés, elle a beſoin d'être rectifiée à bien des égards.

1. Elle inſinue que les Ecrivains ſacrés n'ont été que come des Secrétaires ou des Copiſtes, qui n'écrivoient rien que ce que le St. Eſprit leur d'étoit mot pour mot: Cependant, cette opinion ne ſauroit ſe ſoutenir contre les objections qu'on y oſe, priſes de la diverſité de Stile des Ecrivains ſacrés; de la variété qui ſe remarque dans la narration des mêmes faits, par différents Ecrivains; de l'art humain qui paroît dans les Ecrits de quelques uns, come d'observer l'ordre des Lettres de l'Alphabet, dans la ſuite des Vers dont leurs Poèmes ſont composés, de l'incertitude avec laquelle quelques autres déterminent les tems, les meſures, les nombres dont-ils font mention &c. Mais ſi l'on poſe, ce qui eſt beaucoup plus vraiſemblable, que l'Eſprit de Dieu s'eſt contenté d'inſpirer les choſes qu'il vouloit révéler aux

Homes, & qu'il ait laissé aux Auteurs sacrés le soin de les exprimer à leur manière & dans leur Stile ordinaire ; alors ce qu'il peut y avoir d'imparfait dans ce Stile, doit être attribué à ces Auteurs & non à Dieu, qui n'a pas jugé à propos de faire des Miracles continuels pour le corriger.

2. Cette Reflexion suppose que tout Stile, toute manière de parler ou d'écrire, qui n'exprime pas les choses dans leur simplicité naturelle & dans une exacte conformité des termes, avec ce qu'ils doivent représenter, est opposé à la Sageffe ; cependant, combien ne remarque t'on pas dans les Ecrivains sacrés, dans les Prophètes mêmes, qui introduisent Dieu parlant immédiatement & directement, de manières de parler figurées, de Prosopopées, d'Allégories, d'Ironies, de Paraboles, où cette simplicité naturelle, cette exacte conformité des paroles avec les choses qu'elles doivent représenter n'est assurément pas toujours observée, & qui ne laissent pas d'exprimer ces choses, avec une force, une netteté, une élégance & une efficacité qu'une exposition toute simple n'auroit peut-être pas produit.

J'ajoute 3. sur l'hiperbole en particulier, que c'est sans fondement qu'on prétend que ceux qui s'en servent, *franchissent les bornes*

*que*

*que la Sagesse de Dieu leur devoit prescrire : Cela seroit bon, si ceux qui l'emploient ou qui la reçoivent, en prenoient les termes au pied de la lettre ; mais qui ne fait que l'usage veut qu'on les prenne toujours au rabais, & qu'elle ne sert de sa nature qu'à exprimer d'un Stile énergique & amplifié, ce qu'il seroit difficile de dire précisément & au juste, ou ce qui va au delà des bornes ordinaires. Chacun entend, par exemple, ce qu'on veut dire, quand on dit d'un Home, que c'est un Géant ou un Nain, & pour me servir des expressions mêmes de l'Écriture, quand le Plalmiste dit de ceux qui voguent sur la Mer, qu'ils montent jusques aux Cieux, qu'ils descendent jusqu'aux Abimes, & que leur Ame se fond d'angoisse. Ps. CVII. 26. ou quand Michée parle de milliers de Torrens d'huile VI. 7. ou quand Esaïe dit de Dieu XL. 12. qu'il pèse les Montagnes au Crochet & les Côteaux à la Balance ; ou enfin quand Dieu dit lui même de la Postérité d'Abraham, qu'elle sera aussi nombreuse que la poussière dela Terre & le sable de la Mer, & cent autres semblables.*

4. Enfin, quand on pourroit prendre à la lettre & sans rabais, ( ce dont je doute ) les paroles de Dieu même, qui sentent l'hiperbole ; parce qu'il a voulu s'acomoder au langage des Homes ; est-ce à nous de décider,

si la Sageſſe a pû permettre ou non , que des perſones reconues d'ailleurs inſpirées du St. Eſprit , pour les choies , ſe ſerviſſent quelque fois du même langage , par manière d'amplification , ſur tout s'ils l'ont pû faire ſans aucun deſſein d'en impoſer aux autres , & par le ſeul motif de donner une haute idée d'une choſe qui la méritoit par elle même ? L'abus que les Hommes font quelquefois de l'hiperbole devroit-il être une raiſon , pour que ni Dieu , ni ceux qui ſont animés de ſon Eſprit , n'en fiſſent jamais aucun uſage , ſi cet uſage peut être non ſeulement innocent en lui même , mais encore de quelque utilité dans le but qu'on ſe propoſe , en la réduiſant à ſon véritable ſens ? e ne le penſe pas.

Cependant l'Auteur ſemble en douter , quand , à la première raiſon dont il ſe ſert pour condamner l'uſage de l'hiperbole , il ajoute , que *n'y ayant point de règle ou de meſure précise, pour juger juſques à quel point l'on doit diminuer la force d'un tel diſcours dans nos Auteurs ſacrés, il eſt à craindre qu'on ne les réduiſe à rien , ſi l'on comence une fois à les énerver.*

Je répons à cela que nous n'avons , à la vérité , d'autre règle pour réduire les hiperboles à leur véritable ſens , que celle qui nous ſert tous les momens de la vie à juger des Diſcours & des Ecrits figurés des autres Hommes , je veux dire , l'attention , la réflexion , le bon ſens , l'uſage de la raiſon ; mais cette

règle bien employée, suffit bien pour éclairir tout ce que l'hiperbole peut avoir d'obscur ou d'outré. C'est la même dont l'Auteur se sert & il n'en a point d'autre, pour réduire les expressions métaphoriques des Prophètes à des termes simples & conus, come il le fait dans cet endroit : Et si à l'aide de cette règle, il se donne lui même la licence de franchir la barrière que lui impose le plus petit trait de lettre des Prophéties, pour en trouver l'accomplissement, dans ce qui se passe de nos jours, coment ne permettroit il pas que l'on s'en servit pour expliquer aussi les traits de lettre hiperboliques, beaucoup plus faciles à déchiffrer que les Prophéties, d'une manière simple & comune ?

Une troisiéme raison de nôtre Auteur ; contre l'usage des Hiperboles dans l'Escriture, c'est que si l'on admet une fois ce principe, qu'il y a de l'enflure & de l'exagération dans le Stile des Prophètes, & qu'ils semblent souvent vouloir dire plus qu'ils ne veulent dire en éfet, il ne restera aucune force à nos Saints Oracles, pour convaincre les Incrédules ; parce qu'à la faveur de ce principe, ils éluderont tout ce que les expressions des Prophètes ont de plus fort & de plus conforme à l'Evénement qu'elles prédissent.

Quoi donc ! Parce que l'on aura réduit à 3. ou 4. toises, la hauteur des Cieux ou la profondeur des Abimes, a laquelle le Psalmiste

dit que s'élève ou s'abaisse un Vaisseau agité, come le demande le bon sens apuïé de l'expérience, l'Incredule sera t'il bien fondé à réduire aussi a des bornes aussi étroites, ce que le même Psalmiste aura dit des Perfections de Dieu, que *sa Bonté s'élève jusques aux Cieux, & sa fidélité jusqu'aux Nuës; que sa Justice est come les hautes Montagnes & ses Jugemens come l'Abîme le plus profond?* Faut-il d'autres principes, que ceux du Bon-sens, pour reconoitre de l'enflure poëtique & de l'exagération dans les premières de ses expressions, & des idées foibles des Perfections de Dieu dans les dernières? Cet exemple auquel j'en pourrois joindre nombre d'autres, tirés des Prophètes, ne suffit-il pas pour en conclure très clairement, que si pour mettre nos saints Oracles à l'abri de quelques Objections des Incrédulés, il n'y faut, d'un côté, suposer aucune exagération, on les exposera d'un autre, à être traités par ces mêmes Incrédulés, d'inconcevables, d'incroyables, pour ne pas dire d'extravagants, en les prenant à la lettre?

Enfin nôtre Auteur, pour éloigner des paroles des Prophètes, tout ce qui pourroit sentir l'hiperbole, & afoiblir le sens des Oracles sacrés, remonte encore ici à leur Inspiration divine, & en infère, que *Dieu aiant de justes idées des Evénemens qu'il prédisoit, conoissant la force des expressions que les Prophètes emploïoient pour les annoncer, ne prenant point plaisir à nous*

*causer de vaines terreurs, ni à nous faire des promesses chimériques, & aiant toutes les qualités nécessaires pour accomplir tout ce qu'il prédit, il faut que l'éfet réponde toujours parfaitement à ses paroles, sans qu'il y ait aucune hiperbole dans ses Promesses comparées avec les Evénemens.*

Je pourrois convenir sans peine avec nôtre Auteur de tous les raisonnemens qu'il fait ici, si les hiperboles que l'on a remarquées dans le Stile des Ecrivains sacrés, se trouvoient particulièrement dans les Menaces & les Promesses émanées de Dieu immédiatement, ou de la bouche des Prophètes parlans directement en son nom; car quoi qu'il y ait encore, dans ces menaces & ces promesses, bien des expressions figurées & emphatiques, qui demandent d'être réduites à un sens plus simple, que celui qu'elles présentent, prises à la lettre, l'on ne doit pas dire pour cela, qu'il y ait de l'exagération dans ces menaces ou dans ces promesses, c'est à-dire, que Dieu menace & qu'il promette plus qu'il n'a dessein de tenir: Ce seroit effectivement alors donner belle prise aux Incrédules: Mais il s'en faut bien que ces raisonnemens soient aussi concluans contre les hiperboles que l'on attribue aux Ecrivains du V. & du N. Testament, quand ils ont parlé ou écrit, pour ainsi dire, de leur propre fonds ou dans leur Stile ordinaire; tels qu'en sont les exemples tirés du Ps. CVII. 26. & de St. Jean XXI. 25. Come ils

ne donent pas alors ce qu'ils disent, pour inspiré de Dieu immédiatement, l'on peut bien supposer, sans donner la moindre atteinte à l'infinie Intelligence & Sagesse de l'Être tout parfait, non plus qu'à l'Autorité des Divines Ecritures, que Dieu ait laissé aux Ecrivains sacres la liberté de s'exprimer à leur manière, dans les choses qui ne demandoient aucune Revelation particulière, & que ces Ecrivains aient quelque fois employé tres innocemment l'hyperbole, pour amplifier des idées plus simples dont ils étoient vivement frappés. Tout ce que dit nôtre Auteur à ce sujet n'infirme donc point cet usage.

Il me reste encore à examiner les 2. derniers Prejugés, & ensuite les Principes que pose nôtre Auteur, pour entendre les Prophéties : Je le ferai avec plaisir, si j'apprens que le Public soit satisfait de ce qui a précédé, & si vous voulez bien continuer de donner place à mon Examen dans vôtre Journal. J'espère même que l'Auteur des *Pensées Libres* &c. qui me paroît avoir à cœur d'instruire le Public de ses idées, sur l'explication des Prophéties, ne sera pas fâché qu'elles soient par là répandues de plus en plus; sauf à lui de faire aussi sur mon Examen les Réflexions qu'il trouvera à propos, pour donner plus de jour à un sujet si important.

Je suis &c.

RE-





# REFLEXIONS

*Sur le Bonheur.*

Ceux qui ont à traiter ce sujet comencent ordinairement par cet Axiome, que *P'Home veut être heureux.* Dieu nous a inspiré un puissant & même un insurmontable desir du Bonheur. Il n'y a aucun sentiment qui nous soit plus naturel, & plus inséparable de nôtre volonté. C'est le principe de toutes nos démarches. L'amour du bien-être met tout en mouvement chez nous. Nous cherchons & nous nous arrêtons où nous croions voir la cause de nôtre bonheur.

» C'est là, dit l'Abé Pluche, ce qui mène  
» le Fils de Philippe, de l'Hellespont au Gra-  
» nique, qui le fait passer d'Asie en Afrique,  
» de là jusqu'à l'Inde, & qui le ramène de  
» l'Inde à l'Euphrate... C'est l'espérance d'être  
» heureux qui rend le Savant avide de dé-  
» couvertes, & l'Ignorant avide de baga-  
» telles. La même espérance anime l'Arti-  
» san, qui courbè ses épaules sous les plus  
» rudes fardeaux, & le Voleur même qui  
» enlève le bien d'autrui pour subsister sans  
» travail.\*

R

On

\* *Spect. de la Nature, Tom. V. p. 164.*

On voit déjà, par cette Description, que les Hommes prennent diverses routes pour parvenir au Bonheur, & en même tems que la plupart en prennent de fausses. Rien n'est plus différent, & même plus opposé que leurs opinions sur ce qui peut les rendre heureux, & il y en a très peu qui s'en fassent une juste idée. Il est donc nécessaire de travailler à les éclairer.

Il est vrai, que d'abord il pourroit paroître assez inutile d'écrire sur cette matière. On trouve dans plusieurs Livres de Morale, qui sont entre les mains de tout le monde, ce qu'on peut dire de plus judicieux sur cette Question, & l'on ne voit pas qu'avec tous ces excellens Préceptes, les Hommes fassent le moindre progrès dans l'Art de se rendre heureux. Cependant cela ne doit pas empêcher d'y revenir dans toutes les occasions. Les Ouvrages, périodiques dans le goût du Spectateur Anglois, doivent sur tout présenter fréquemment, ce que la Raison nous dicte sur un sujet si intéressant. Il faut espérer que ces sages Conseils ne seront pas toujours tout à fait perdus. En tout cas celui qui les donne pourra en profiter. En maniant ce sujet d'une manière réfléchie, il réprimera le penchant qu'il pourroit avoir lui même à l'inquiétude, & il s'excitera efficacement

cacément à sentir les douceurs de sa situation. En voila assez pour justifier ce petit Discours.

Les Philosophes Paiens ont voulu apprendre à l'Home, en quoi consistoit son véritable bonheur. Mais ils n'ont pas assez humanisé leurs préceptes. Leur félicité philosophique suposoit des personnes imbues de longue main, des principes de ces prétendus Sages, & par conséquent n'étoit pas faite pour le comun des Homes. Il faut donc tâcher que les Règles que l'on donne sur le Bonheur, soient un peu plus à portée des Esprits vulgaires. Pour cela il faut consulter la Nature, au lieu que ces Anciens Philosophes se sont trop laissè emporter à leur imagination. La plûpart d'entr'eux ont fait consister le bonheur dans un Etre chimérique, qui n'existoit que dans leur esprit. Ils ont encore eu tort en promettant trop. Ils ont fait espérer à leurs Disciples un degré de bonheur dont on ne peut point se flater de jouir sur la Terre. La félicité à laquelle nous pouvons parvenir sera toujourns fort imparfaite, & même altérée de tems en tems. C'est là une des premières Maximes qu'on doit établir sur cette matière.

Rendons pourtant justice à ces Philosophes; ils nous ont donné quelques Règles

dont nous pouvons faire usage. Ils nous ont enseigné, par exemple, qu'un préalable nécessaire pour jouir du bonheur, c'est de commencer par faire taire les Passions violentes qui nous agitent. La colère, l'envie, la jalousie, l'orgueil & les autres de ce genre, sont des obstacles qu'il faut travailler à écarter. Afin que les Maximes propres à nous rendre heureux, puissent entrer dans l'Ame, & y faire quelque impression, il faut auparavant avoir netoyé la place. Autrement ce seroit semer parmi les épines.

Après avoir calmé les Passions tumultueuses, si contraires à nôtre bonheur, il faut encore corriger les fausses idées que nous pouvons avoir dans l'esprit. On l'a dit bien des fois, mais on ne sauroit trop le répéter, que ce qui nous empêche le plus de parvenir au bonheur, c'est que nous cherchons plutôt à paroître heureux qu'à l'être véritablement. Nous aspirons uniquement à nous voir dans un état qui soit envié des autres. Nôtre abondance nous toucheroit peu, si nous ne nous voïons pas environés de gens qui souhaïteroient ardemment d'être à nôtre place. Nous aspirons principalement à faire croire que nous sommes heureux, sans nous trop embarasser si nous le sommes éfectivement. Aussi l'on nous voit rechercher  
avec

avec ardeur les choses comunément enviées, & négliger celles où le bonheur est attaché secrettement. Mais ce n'est pas l'opinion des Hommes qui doit régler nos démarches dans une affaire de cette importance. Ne nous laissons pas séduire par les fausses idées que l'on a ordinairement dans le Monde. Consultons la Raison, dont les Maximes sont invariables, & prenons la elle seule pour guide.

Il faut donc avant toutes choses se faire des idées exactes des choses qui nous intéressent, & auxquelles nous attachons nôtre bonheur. Parcourons les différentes Conditions, & nous apercevrons bientôt que l'on ne se rend malheureux, que parce que l'on place la félicité dans des choses qui ne sauroient nous la procurer. Pour comencer par des exemples pris dans le lieu le plus éminent, faisons voir qu'on se fait de semblables illusions sur le Trône même. C'est pour s'être fait de fausses idées du bonheur attaché au Pouvoir Royal, que les derniers Rois d'Angleterre de la Maison de *Stuart*, se sont rendus très malheureux. *Charles I.* *Charles II.* & sur tout *Jaques II.* son Frère, pleins de ce faux principe que l'Autorité Royale ne doit point avoir de bornes, & qu'un Roi n'est heureux sur le Trône, qu'autant qu'il a un pouvoir absolu, ne faisoient

aucune attention au Parlement & à ses représentations. On se souviendra long-tems de ce qu'il leur en a couté, pour avoir fait confister le bonheur d'un Roi dans cette sorte d'indépendance.

Un Gentilhomme de même, qui s'entête de sa Noblesse, qui prétend à de certains droits qu'il croit faussement y être annexés, essuie aussi des contradictions qui ne sauroient manquer de lui rendre la vie amère. Il suffit même, pour le rendre malheureux, qu'on n'ait pas pour lui les déférences auxquelles il s'atendoit. Il en est de même de tous les autres états de la vie.

Mais, sans nous arrêter à parcourir les autres Conditions, remarquons que l'erreur générale de presque tous les Homes, de quelque ordre qu'ils soient, c'est de placer le bonheur dans les Richesses & dans la jouissance fréquente du plaisir. Cependant les gens les plus heureux ne sont pas ceux qui sont dans l'abondance de toutes choses, & qui mènent une vie voluptueuse.

Le bonheur n'est pas ataché à la possession des Richesses. Plus on en a, & plus l'on est dévoré de la soif de les acumuler, ou tourmenté de l'inquiétude de les perdre. Peu d'Homes en savent jouir. La Nature y a répandu je ne sai quel poison presque  
 tou-

toûjours funeste au repos de ceux qui les possèdent. Si quelqu'un peut se flater d'être heureux sur la Terre, ce ne sont pas ceux qui possèdent des Richesses immenses. Le bonheur demande un état plus tranquille, tel que celui d'un bon Bourgeois, ou même d'un Laboureur. Le Païsan, malgré son travail, est souvent plus heureux que son Seigneur. C'est sa vie active, qui le fait jouir de la santé, & sur tout de cette tranquillité d'Ame, le plus précieux de tous les biens ; avantage que tout l'Or du Monde ne sauroit paier.

„ Vous croiés que vous seriés plus heu-  
 „ reux, si vous étiés plus riche, dit un ha-  
 „ bile Moraliste, & cela parce que vous  
 „ pourriés vous procurer plus souvent cer-  
 „ tains plaisirs que vous aimés, ou même  
 „ vous procurer des plaisirs nouveaux, que  
 „ vous ne conoissés encore qu'en idée,  
 „ & que la médiocrité de vôtre fortune  
 „ vous interdit. Vous avés pensé mille fois  
 „ à l'usage que vous seriés de ces Trésors  
 „ qu'enfouissent les Avars, si un sort fa-  
 „ vorable les faisoit passer dans vos mains.  
 „ C'est une erreur, vôtre imagination vous  
 „ séduit, elle exagère tout, elle ne fait que  
 „ des Portraits infidèles. Ces plaisirs des  
 „ Grands, qui vous paroissent si doux, le  
 „ R 4 „ sont

„ font moins que les plaisirs des Petits, que  
 „ les plaisirs les plus comuns ; & la satieté  
 „ vous dégouteroit bientôt de ceux qui  
 „ vous flatent le plus aujourd'hui. Ils ne  
 „ font sur vous des impressions si vives,  
 „ que parce que vous les goûtez rarement.

Un grand défaut des plaisirs des sens, c'est de n'avoir rien de fixe. Après qu'on les a goûtés, il n'en reste rien dans l'Esprit qui puisse le repaître & le contenter. C'est une Viande bien creuse, que le simple souvenir de quelque divertissement, d'une Fête, d'un Repas, d'un Bal ou d'un Spectacle. Ce souvenir n'est propre qu'à inspirer une sorte de tristesse, à moins qu'on ne soit en état de recommencer. Quand les plaisirs trop vifs n'auroient d'autre suite facheuse que la langueur où l'Âme tombe, quand elle en est privée, c'en seroit assez pour les éviter. On ne s'ennuie jamais d'avantage qu'après un divertissement trop bruyant. Ce sont les gens de plaisir, dont la vie est la plus inquiète. Ils ne savent le plus souvent que faire ni de leur tems, ni d'eux mêmes. Enfin un tems vient, que leur santé ou leur fortune ne leur permet plus de goûter ces plaisirs. Alors ils tombent dans l'acablement. Leur Esprit qu'ils ont abaissé & afoibli, par des occupations si vaines, ne trouve aucune force pour se soutenir.



Ceux qui ont le mieux étudié cette matière, nous font sentir, que le bonheur n'est pas attaché au genre de plaisirs que les Hommes recherchent ordinairement. Les Riches veulent des plaisirs vifs & variés, la bonne chère, le jeu, des divertissemens fréquens ; mais ils ont leurs inconyeniens, ils sont embarrassans, incertains & ordinairement suivis du dégoût. La Nature a fait aux Hommes des plaisirs simples, & en même tems tranquilles, des plaisirs qui coûtent peu, & qu'on n'a pas le chagrin de perdre. Je citerai pour exemple d'un plaisir de ce genre, la Promenade. C'est le plus innocent de tous, le plus uni, le plus facile à aquérir. Il ne laisse pas de toucher fort agréablement ceux qui ne sont pas acoutumés à des sensations trop vives. La pureté de l'Air que l'on respire, l'exercice que l'on prend, qui contribue beaucoup à la santé, la variété des objets, tout concourt à nous mettre l'Esprit dans une douce situation quand nous prenoas ce divertissement, On en peut citer bien d'autres de cette espèce, la Conversation, la Lecture, la Musique, la Culture des Fleurs pour ceux qui ont le goût tourné de ce côté là. Il est vrai que les Gens du monde acoutumés aux mouvemens violens des Passions, traitent d'insipide le bonheur que peuvent produire les plaisirs simples.

Mais quoi qu'ils en disent, les plaisirs innocens & tranquilles auront toujours leur prix : Il est vrai qu'à parler exactement, il faut faire entrer différentes espèces de plaisirs dans l'idée du Bonheur. Une Vie heureuse est un composé de plusieurs plaisirs des sens, des plaisirs de l'esprit & de ceux du cœur ; mais ils doivent être mêlés & réglés de telle manière que les uns n'altèrent pas les autres, & qu'ils contribuent au contraire à leur entretien mutuel, & même à leur accroissement. Celui qui recherche le Bonheur doit donc exclure tous les plaisirs, qui produisent dans leur poursuite de la peine & du trouble, ou qui laissent après eux des inquiétudes & des remors, qui les balancent ou qui les surpassent. Dès là on doit reconoitre qu'aucun excès dans l'usage des biens de la vie, ne peut contribuer à la félicité, ne fut-ce que par cette raison, que nos facultés naturelles étant bornées, tout usage excessif & tout exercice outré, les altère & les ruine. Cela prouve que les plaisirs de la débauche ne sauroient entrer dans l'idée du Bonheur. Sans parler de mille autres suites facheuses, elle gâte les organes. Le goût nécessairement dépravé par l'excès, ne trouve rien qui puisse suppléer à ce qu'il perd. Ainsi le mal est double. On s'use, si j'ose parler ainsi, pour le plai-

plaisir qu'on préfère, & l'on se rend come insensible à tous ceux qu'on néglige. Un Home qui veut donc se rendre heureux, doit travailler à se rendre tellement Maitre de ses affections, que ne se portant à rien avec excès, il soit toujourns prêt à gouter celui qui se présente avec le moins de peine & d'embaras. *En matière de plaisir, dit Mr. de Fontenelle, il faut calculer. La Sageffe doit toujourns avoir les jettons à la main. Combien valent ces plaisirs là, doit on dire, & combien valent les peines dont il faudroit les acheter, ou qui les suivroient ?*

Après avoir écarté les fausses idées que l'on se fait ordinairement du Bonheur, voions présentement en quoi il doit consister véritablement. Si nous écoutons le bon sens & l'expérience, sur ce qu'il faut pour une vie heureuse, nous poserons d'abord pour base ces deux Articles avec un Poète Latin, *Mens sana in corpore sano*, c'est-à-dire, qu'il faut pour cela avoir un Corps sain, & un Esprit de même.

Pour goûter quelques douceurs sur la Terre, il faut avant toutes choses jouir de de la santé & d'un bon tempérament. On a toujourns regardé cette heureuse disposition du Corps, come le fondement du Bonheur temporel. Les Homes ont besoin qu'on

qu'on leur fasse sentir cet avantage. Quand ils jouissent de la Santé, à peine s'aperçoivent ils de son prix. On ne sauroit cependant l'estimer assez, puis que sans elle on ne peut que mener une Vie fort triste. Effectivement, sois comblé d'honneurs & de biens, aînés du savoir, de la réputation, des Amis distingués, si la Santé vous manque, vous manqués de ce qu'il y a d'essentiel au Bonheur. A quoi sert à ce Riche d'avoir une Table somptueuse, s'il ne trouve plus de goût aux Viandes? Toute son abondance lui devient à peu près inutile, si un mal intérieur le consume, s'il est obligé, pour vivre, à faire toujours diète, & à se refuser tous les plaisirs. C'est un état bien triste que celui d'un Malade, qui a continuellement à luter contre les infirmités & la douleur.

Pour être heureux, il faut aussi avoir l'*Esprit sain*, de même que le Corps, être doué d'une Raison droite, d'un bon jugement. L'Esprit est la partie la plus considérable de nous mêmes, il doit donc être aussi bien disposé que le Corps. Outre ce que la Nature peut donner d'avantageux à cet égard, il faut encore prendre quelque soin de cultiver son Esprit, l'orner de diverses connoissances. Un article essentiel au Bonheur, c'est de travailler à perfectionner sa Raison.

On

On voit assez de quelle importance il est de n'ignorer pas au moins ce qu'il faut nécessairement savoir dans son état & dans sa profession, de savoir assez raisonner pour régler sa conduite & pour agir par principes. En général tout ce qui donne plus de force & d'étendue aux facultés de l'Ame, contribue par cela même au Bonheur. L'étude, ou seulement la lecture, sont d'ailleurs une des plus agréables occupations & des plus doux amusemens de la Vie.

Pour approfondir un peu plus cette matière, voici ce que je trouve dans un Philosophe moderne, qui me paroît l'avoir traitée fort exactement. „ Le Bonheur de  
 „ l'Homme, dit il, est composé de quatre  
 „ parties, dont il y en a deux qui regardent  
 „ le Corps, & deux qui regardent l'Ame.  
 „ Les deux qui regardent le Corps sont  
 „ 1. la Santé, 2. le succès de nos travaux,  
 „ & l'accomplissement de tous les desirs lé-  
 „ gitimes qui ont rapport à cette vie. Les  
 „ deux qui regardent l'Ame, sont les biens  
 „ de l'Esprit, & les biens du Cœur, la Co-  
 „ noissance & la Vertu” \*. Nous avons  
 déjà vu combien nôtre bonheur dépend de  
 la bonne constitution de nôtre Corps & d'a-  
 voir un jugement droit. Cet Auteur le fait  
 aussi dépendre du succès de nos travaux, &  
 de

\* Papin, *Vanité des Sciences* p. 97.

*de l'accomplissement des desirs légitimes qui regardent cette vie.* Cet Article demande d'être examiné.

Ce Philosophe suppose, avec beaucoup de fondement, que nous devons travailler. L'Oisiveté & le Bonheur sont presque incompatibles. La Nature de nôtre Esprit étant d'être actif, s'il n'a pas quelque chose qui l'occupe, il tombe dans la langueur, il perd toutes ses forces. Un avantage du Travail, c'est déjà de nous préserver de l'ennui, qui est un des plus grands ennemis de nôtre bonheur. L'Occupation est même une meilleure ressource contre l'ennui que les Plaisirs. C'est ce qu'on ne sauroit assez inculquer aux Riches, mais à ceux qui ne le sont pas, on doit leur représenter vivement, que ce n'est que par le Travail que l'on a de quoi remédier à ses besoins, qu'on forme des Etablissmens, & que l'on parvient à une situation heureuse dans la Société.

Mais il y a une autre extrémité à éviter, aussi contraire au Bonheur que l'Oisiveté, c'est de trop entreprendre, & d'avoir des projets trop vastes. Il faut savoir modérer ses desirs & borner ses besoins. Quand nous nous sommes bercés de trop grandes espérances, & que le succès vient à nous manquer, nous y sommes trop sensibles, &

par

par cela seul nous nous trouvons malheureux. Le sentiment de quelques biens médiocres dont nous jouissons, est souvent étouffé par l'idée de quelques autres biens qui nous paroissent plus grands, & auxquels nous aspirons. De semblables plans pour l'avenir suffisent pour nous empêcher de goûter le bonheur présent qui est entre nos mains. Le plus sûr est donc de former peu de projets.

Le grand défaut des Hommes, c'est de ne savoir pas jouir tranquillement de ce qu'ils ont. On ne peut assez leur inculquer que, pour être heureux ils doivent borner leurs vues. Ils veulent toujours les étendre fort loin devant eux. Ce qui les empêche le plus de goûter ce qu'il y a de doux dans leur situation, c'est qu'ils empruntent toujours sur l'avenir par leurs imaginations. Leur grand leure, c'est quelque fortune brillante pour la suite, & ils sacrifient souvent un état présent assez heureux à quelque espérance incertaine. On a dit de l'Homme, *qu'il veut aspirer à tout, & qu'il ne fait jouir de rien.*

Si nous faisons donc quelque plan pour l'avenir prenons garde qu'il ne soit point chimérique, & qu'il y ait assez de probabilité qu'il pour-

pourra réussir. „ Le Bonheur, dit fort fa-  
 „ gement l'Abé Trublet, consiste dans la  
 „ juste proportion des desirs & des besoins,  
 „ avec les moïens de les satisfaire. Tout ce  
 „ qui romt cette espèce d'équilibre, tout  
 „ ce qui diminue cette proportion, en  
 „ sorte que les desirs soient plus étendus  
 „ que les moïens, diminue nécessairement  
 „ le Bonheur.\* *Pour être heureux, il faut  
 avoir peu de desirs, dit encore Mr. de Fon-  
 tenelle, mais s'il reste un souhait à faire sur  
 une chose dont nous ne sommes pas les Maîtres,  
 c'est d'être placé dans une Condition médiocre;  
 sans cela & le Bonheur & la Vertu seroient trop  
 en peril. C'est la cette Médiocrité si recoman-  
 dée par les Philosophes, & si vantée par les  
 Poètes \*\*.*

C'est dans la Médiocrité que l'on peut trou-  
 ver sur tout le contentement de sa Condi-  
 tion, & sans cette disposition, il n'y a point  
 de bonheur dans la vie. Pour être heureux,  
 il faut nécessairement croire qu'on l'est. Il  
 est vrai que le bonheur ne consiste pas uni-  
 quement dans l'imagination, cependant il  
 dépend beaucoup de nôtre manière de  
 pen-

\* *Essais de Littérature & de Morale, Chap. du  
 Bonheur, p. 176.*

\*\* *De Fontenelle, Discours sur le Bonheur, sur  
 les Avantages de la Médiocrité. Voyez le Journ.  
 Helvétiq. Juin 1744. p. 528.*



penfer. Il faut un certain tour d'esprit pour sentir que l'on est heureux, & pour en être persuadé, & cette disposition est ce qu'on appelle le *Contentement d'esprit*. Etre content & être heureux sont deux termes qui disent la même chose.

L'Abé *Trublet* que j'ai déjà cité plus d'une fois, va un peu plus loin. Outre le Contentement d'esprit, il fait encore entrer la joie dans l'idée du Bonheur. Une joie sage & réglée qui contribue beaucoup à la douceur de la Société, ne contribue pas moins à nous rendre à nous mêmes la vie douce & agréable. *Platon* vouloit qu'on ne négligeât rien pour exciter de bonne heure dans les Enfans ce penchant à la joie, & pour le tourner en habitude. *Sénèque* plaçoit aussi la joie au rang des premiers biens. Mais il faut convenir qu'il n'y a guère que des Tempéramens heureux qui puissent venir jusque-là. Cette gaieté est l'effet d'une parfaite Santé, plutôt que des règles qu'on pourroit nous donner pour y parvenir. Après tout, il est toujours bon de s'exciter à une joie modérée & raisonnable.

Je suis assez gai naturellement pour me sentir fort porté à appuyer cette Réflexion de l'Abé *Trublet*. Cependant le *Spéctateur Anglois* me retient un peu. On a de lui un Discours dont le but est de prouver qu'il ne faut

pas aller si loin. Il veut que pour le bonheur de la Vie, on se contente d'une égalité d'Âme, d'une certaine sérénité, qu'il appelle *Bone-humeur*, & que je croi qu'on auroit mieux traduit par *Humeur égale*. Il loüe beaucoup cette disposition, & il la fait même regarder come une Vertu Morale. „ J'ai „ toujourns préféré la *Bone humeur* à la joie, „ dit-il, j'envisage celle ci come un Acte, „ & l'autre come une Habitude de l'Esprit. „ La joie est courte & passagère, au lieu „ que la *Bone humeur* est fixe & durable. „ Si elle ne done guère à l'Esprit une joie „ éclatante, elle empêche qu'il ne s'abate „ sous le poids du chagrin. La joie ressem- „ ble au feu d'un Eclair qui brille pour „ un moment; la *Bone humeur* entretient „ dans l'Esprit une espèce de lumière qui „ lui done une sérénité ferme & constan- „ te \*.

Ce judicieux Auteur fait voir après cela les avantages de cette disposition d'esprit. Un Home de ce caractère est toujourns tranquile. Il reçoit avec reconnoissance tous les biens que la Nature lui présente, & il fait les goûter. Il fait aussi tirer parti de tous les plaisirs qui l'environent, & il est moins sensible qu'un autre aux maux qui peuvent quelquefois lui arriver.

Le

\* Le Spectateur, T. IV. p. 127.

Le Spectateur fait voir ensuite combien cette égalité d'humeur est propre à plaire aux autres Homes , & combien elle répand de douceur dans le comerce que nous avons avec eux. C'est là une qualite des plus liantes. Cela me conduit à remarquer qu'un Article essentiel au Bonheur , c'est d'avoir des liaisons avec des Persones raisonnables & vertueuses , & de jouir avec eux du plaisir de la Conversation. On peut établir come un principe certain, que c'est des douceurs de la Societé que dépendent principalement celles de la Vie. Nous devons donc être fort attentifs à nous procurer le comerce de Gens sensés & d'un caractère aimable. Pour conoitre tout le prix d'une Societé bien choisie, il ne faut que l'avoir fréquentée. Dès qu'on a eu le bonheur d'en jouir quelque tems , il est impossible de pouvoir s'en passer. Si nous nous en voions privés , nous sentons vivement ce qui nous manque , & nous tâchons inutilement d'y suppléer. On peut dire qu'après la Vertu & le témoignage d'une bone Conscience , le plus grand de tous les biens est une bone Societé. Elle assaisonne tous les plaisirs , elle les fait valoir & les épure.

Outre cette Societé, on peut en avoir une encore plus étroite avec un Ami. Tout le monde convient qu'un Confident vertueux

& sincère , avec qui on peut avoir une entière ouverture de Cœur , & qui nous assiste de ses Conseils , doit être rangé parmi un des premiers biens de la Vie. Rien de plus doux que cette union de volontes, cette heureuse Simpatie qui fait l'Amitié.

Il ne sera pas mal de placer ici en forme de Récapitulation , quelques Descriptions d'une vie heureuse que j'emprunterai d'ailleurs. J'en tirerai d'abord une d'un Auteur qui s'est travesti sous ce titre , *Les Maximes & l'Education de Moncade*. Voici selon lui , ce qui doit composer le Bonheur.

„ Des Livres choisis , & des Amis qui le  
 „ soient encore d'avantage Plus de Bon-  
 „ sens que de Science & d'Erudition , &  
 „ pour toute Philosophie beaucoup de Chris-  
 „ tianisme. Une Maison propre & comode  
 „ dans un lieu sain & agréable , un Revenu  
 „ médiocre , mais assure. Point de Maitres,  
 „ & peu de Valets. Assez d'occupation pour  
 „ n'être jamais oisif; assez de loisir pour  
 „ n'être jamais trop ocupé. Nulle ambition,  
 „ nul procès, nulle envie, nulle avarice.  
 „ Conserver sa Santé par la sobrieté & par  
 „ le travail , plutôt que par les remèdes.  
 „ Garder la Foi à qui on la done. Ne haïr  
 „ que ce qui est haïssable , n'aimer que ce  
 „ qu'il est juste d'aimer. Laisser couler  
 „ sans inquiétude ce qui ne doit pas toujours  
 „ du-

„ durer , & attendre avec confiance ce qui  
 „ durera toujours \*.

L'Auteur nous donne ce Portrait come aiant un Original , mais il pourroit bien être fait à plaisir. Ecoutons encore le sage *Du Moulin* qui nous a aussi tracé la Description d'une vie heureuse. La voici dans ses propres termes , quoi qu'ils comencent un peu a vieillir, je me garderai bien de rien changer à son Stile , de peur de l'énerver.

*Il seroit aisé , dit il , de représenter sur le Papier l'état le plus content où le desir de l'Homme puisse raisonnablement aspirer sur la Terre. Pour cela il faudroit suposer une condition où le loisir abondât pour l'emploier à son gré , où l'on eut assez d'affaires pour être utile au Public , & non pour se fatiguer le Corps , & pour s'affervir l'Esprit a des choses au dessous de la dignité de l'Ame , où la suffisance des biens de la Terre possédée avec paix & avec Sagesse , ôrât tout sujet de souci , & un degré médiocre qui exemte de mépris , & qui ne soit ni si haut qu'on y soit battu des Vents , ni si bas qu'on soit foulé aux piez ; où l'on goûte les contentemens de la vie avec sobriété & simplicité , sans s'y attacher & comme en passant. Tout cela assaisonné de la santé du Corps , de la tranquillité*

S 3 de

\* Maximes de Moncade , 1691. p. 277.

de l'Esprit, & d'une bone Conscience qui aspire continuellement à une plus haute félicité.

Mais nous n'avons pas la liberté de tailler en plein drap. ajoute t'il judicieusement. L'Art d'un bon Ingénieur ne consiste pas à savoir faire un Fort régulier sur le papier, ou sur un lieu choisi à plaisir, & qui a tous les avantages naturels, mais à s'acommoder à la nature de la Place où la nécessité l'engage, & à surmonter par son industrie l'incommodité de l'assiette. Aussi la tâche du Sage ne consiste pas à se forger des félicités imaginaires, mais à prendre les choses comme il les trouve, & à s'acommoder à sa situation. Car en la condition humaine, il n'y a point de Place qui ne soit commandée, & si elle ne l'est aujourd'hui, elle le sera demain. La vie de l'Homme étant composée de tant de pièces différentes, qui ne dépendent pas de lui, la prudence humaine y aiant très peu de part, pourquoi enflammer nos desirs pour des choses qui sont hors de la portée de nôtre industrie? \*

Il y a tant de bon sens dans cette Citation, que je me flate qu'on ne s'apercevra pas de sa longueur. Mais pour s'acomoder au goût de ceux qui les veulent courtes, en voici une de ce genre. „ On dispute pour savoir  
„ ce

\* Du Moulin, de la Paix de l'Âme, p. 300.

„ ce qui peut nous rendre heureux. Nous  
 „ allons chercher bien loin ce que nous a-  
 „ vons en nos mains, la *Vertu*, la *Santé*,  
 „ & le *Nécessaire*. C'est là le vrai Bonheur.  
 „ Quiconque jouit de ces trois choses est  
 „ véritablement heureux. Mais come les  
 „ deux dernières ne dépendent point ab-  
 „ solument de nous, Dieu a ataché à la  
 „ Vertu le pouvoir de nous consoler de la  
 „ perte & de la privation des deux autres.  
 Celui qui nous a doné un plan si en racour-  
 ci du Bonheur, a suivi en cela une sage Ré-  
 gle de Mr. de Fontenelle. *Le plus simple*  
*de tous ces plans d'une vie heureuse est le*  
*meilleur*, dit il. *Ne faisons pas entrer trop*  
*de choses dans l'idée que nous nous faisons du*  
*Bonheur. Elles seront moins indépendantes de*  
*nous.*

Après avoir travaillé autant que l'on peut,  
 à n'être pas malheureux dans cette Vie, &  
 à y jouir au contraire de quelques douceurs,  
 il faut encore se préparer à quelques traver-  
 ses. Il faut bien se dire, que la Terre n'est  
 pas proprement le lieu de la félicité. Nous  
 devons donc être prêts de bone heure à  
 toutes sortes d'Evénemens. De cette ma-  
 nière, ils ne nous surprendront pas. Lors  
 que nous regardons nos Campagnes come  
 sujettes à la grèle, nos Maisons come

exposées à être volées, nôtre Santé à être dérangée par quelque maladie, nos Parens à nous être enlevés par la Mort; si ces accidens arrivent, ils ne nous frappent plus si vivement.

La Patience & la Constance est une disposition absolument nécessaire quand il nous survient quelque disgrâce. Par là nous adoucirons considérablement les événemens fâcheux qui nous arrivent & ils troubleront beaucoup moins nôtre repos. Presque toutes les choses de la vie ont un bon & un mauvais côté. Il faut savoir prendre les plus fâcheuses par l'endroit le plus tolérable.

On ne sauroit assez travailler à acquérir cette tranquillité d'Ame, cette sérénité qui nous met en état de sentir les biens dont nous jouissons, & qui nous tient lieu de ceux qui nous manquent. Elle émousse les traits de la douleur, elle fait que nous les ressentons beaucoup moins que les autres, & que dans les intervalles de la souffrance nous reprenons nôtre tranquillité ordinaire. J'avoue que cet aimable caractère est dû principalement à un heureux tempérament, mais on ne sauroit nier que la Raison ne soit aussi d'un grand secours pour y parvenir.

L'Abé *Trublet* qui a été le plus souvent mon Guide dans la composition de ce petit  
Dis-



Discours sur le Bonheur, va encore m'en fournir la Conclusion.

„ Les deux grands moïens de diminuer  
 „ les Maux de la vie, dit-il, sont 1. de  
 „ les prévoir avant qu'ils arrivent, mais  
 „ d'une prévoïance exempte d'inquiétude,  
 „ & qui n'aille point à nous faire souffrir  
 „ d'avance pour des malheurs qui ne nous  
 „ arriveront peut-être pas. 2. De les  
 „ voir tels qu'ils sont quand ils arrivent,  
 „ de ne les point grossir par une fausse  
 „ manière de penser, & de n'ajouter point  
 „ aux maux réels, des maux imaginaires.  
 „ Il y a des plaisirs & des peines, des biens  
 „ & des maux atachés à la condition hu-  
 „ maine. Or l'art d'être heureux, autant  
 „ qu'on le peut être, consiste d'une part,  
 „ à tirer le meilleur parti possible de ces  
 „ biens; & de l'autre à souffrir le moins  
 „ qu'il est possible de ces maux\*.

Rien de plus judicieux, & il semble qu'il faut s'en tenir-là. Cependant je ne faurois me résoudre à supprimer une Réflexion du *Spéctateur* qui est une espèce de correctif à ce que l'on dit ordinairement sur cette matière. Il prétend qu'on ne fauroit atteindre au Bonheur dans cette vie, & que c'est une espèce de témérité de  
 vou-

\* Trublet, Essais de Littérature & de Morale p.195.

vouloir apprendre aux Homes à être heureux sur la Terre. Sa pensée est qu'il faut se borner à leur donner des Conseils pour y être tranquiles\*. Mais peut être n'est ce là qu'une Dispute de mots. Il ne faut pas promettre aux Homes un Bonheur véritable & complet dans cette vie; il faut se contenter de leur donner des Règles, pour en pouvoir goûter un certain degré, que le *Spektateur* appelle simplement un état tranquile. Par là on fera tous d'accord.

### GENÈVE.

\* Le *Spektateur*, T. II. p. 404.





## LES LUNETTES DE LA RAISON.

... . Quid Rides ? Mutato nomine de te  
Fabula narratur . . . . Hor.

**V**ous êtes sur mon honneur , *Mon cher Ami* , un Home incomparable pour engager les Gens à faire tout ce qu'il vous plait : Vous ataqués d'abord vôtre Home en l'enyvrant de la fumée d'un doux Encens ; le moiën que vous n'en aiés pas bon marché ! C'est par de pareilles ruses que vous avés donc encore une fois gagné sur ma paresse de vous comuniquer la suite des découvertes que m'a fait faire le précieux Trésor , que je possède. Quoi que j'eus bien fermement résolu de me roidir contre toutes vos insinuations , je vois bien que mon sort est d'être dupe : Ce qui m'excede seulement , c'est que je done dans un panneau que je conois si bien , & qu'il faille être trompé , le sachant & le voiant : Peut - être après tout , serés vous pris vous même dans vos propres filets , & fort ennuié par vôtre propre faute. Avoués que c'est bien le moins que mérite vôtre procédé.

Quel

Quel Thrésor, *Cher Ami*, que les Lunettes de la Raison ! Je ne vois rien dans le Monde qui leur soit comparable : Pénétrer tous les subterfuges de l'amour propre, lire les pensées du tiers & du quart, sur tout conoitre à plein fond, ce qu'il y a de plus tortueux & d'inexplicable dans la Nature, le Cœur de la Femme ! Oui, le Cœur de la Femme, le conoitre même jusqu'au point de l'anatomiser, en dépit de ces Muscles qui l'environnent, & que les Anatomistes nomment *Ruses* & *Artifices*. Ce sont là tout autant de choses que j'ai apprîs à l'aide de mes chères Lunettes. Que vous seriez heureux, *Cher Ami*, si vous possediés un aussi merveilleux Téléscope ; mais puis qu'il ne m'est pas possible de vous l'envoier, aprenés du moins ce qu'il m'a fait découvrir.

J'errois au hazad dans la Promenade, l'affluence y étoit grande ; Je m'amusois à en démêler tous les individus, quand mon aimable Conductrice, la *Raison*, vint m'aborder avec Philalèthe qui l'accompagnoit. Je la reconus d'abord à cet air de dignité, de grandeur & de franchise qui étoit peint sur son Visage ; vous vous atendés, peut-être, que je vais vous parler des Complimens qui se firent, l'article du moins en sera fort court : La *Raison* n'est pas complimenteuse, pour lui plaire, il faut, autant qu'on peut abrèger les  
Céré-

Cérémonies. Nous avons à peine fait quelques pas, qu'elle nous eut démasqué bien des Laïcs qui portoient hardiment l'Étendart de la pudeur, bien des Devots encore fortement atachés au monde dont ils disoient cependant beaucoup de mal, bien des gens faux, de toutes les espèces, qui affectoient de paroître ce qu'ils n'étoient point, car pour le dire en passant, plus je vois, plus je pénètre, & plus aussi je me persuade que c'est le genre de personnes le plus fréquent dans ce pauvre Monde: On peut bien dire, come de la Médifance, qu'une partie du Monde trompe l'autre: La belle occupation pour des Hommes raisonnables! Mais dit tout à coup *Philatbe*, qui est cette Brune dont l'Oeil est si excessivement modeste, & le maintien si prodigieusement recueilli? Ah! ajouta-t'il, voici une Belle qui a sçû allier les Graces avec la Vertu, & les Apas avec la Retenue. N'en soïez point dupe, lui répondit la Raison, il y a dans cette Phifionomie quelque chose de trop austère, pour qu'elle ne cache rien de relaché; la Sageffe paroît trop guindée, pour qu'elle puisse être solide; croïés moi, la véritable Vertu ne se done pas des airs si vertueux; je veux dire, qu'elle ne s'afiche pas elle même avec tant d'éclat: Elle est véritablement modeste & recueillie, mais gaïe, folatre, étourdie même quand il le faut;

sur

sur tout , elle se tient pour dit d'être sincère; elle ne vous crie pas de loin, Regardés come je suis modeste & recueillie, indifférente aux plaisirs de ce Monde, j'y ai entièrement renoncé, & à cet égard je suis si peu faite come les autres, que je ne conçois pas coment ils les aiment; elle ne ressemble pas à l'Affectation, sa fausse Rivale, qui se trouve souvent toute orgueilleuse, en considérant la grandeur de sa Modestie, qui ne fuit, que pour dire qu'elle a fui, & qui ne se tient ferme, que pour pouvoir reprocher aux autres qu'ils sont tombés. La véritable Vertu sent sa foiblesse, elle n'est pas si fausse que de se dire forte; mais sans en avertir tout le monde, elle travaille pourtant à l'être; elle n'est pas de la trempe de celle de la Brune dont l'air contrefait vous a séduit. Le plaisir, croiés moi, est le mobile du Sexe, & le Sexe, est toujours Sexe: Il ne se dépouille pas lui même au point de pouvoir dire, le plaisir ne me touche pas. Les Belles sur lesquelles il peut le moins, sont celles, qui ne nient pas son pouvoir, qui ne se font point une honte de participer à un penchant général, mais qui lui tiennent Bride en main & qui lui commandent. Défiés vous de tout ce qui n'a pas ces Caractères. Un tendre penchant n'est regardé come un deshonneur, que quand il nous a entraîné. On se garderoit bien d'être faux, si  
l'on

P'on n'étoit intéressé à l'être. Nous remerciames la Raison, de nous avoir fait distinguer des Nuances si imperceptibles, & nous poursuivimes nôtre Route. Il se présenta bientôt à nous un spectacle assés singulier. Un pétulant Jeune Home, tantôt assis à côte d'une Demoiselle, tantôt se levant brusquement, lui parloit avec un feu & un air si délibéré, qu'il atira nôtre attention. La Demoiselle, au moment que nous aprochames, se fâchoit en riant contre le Cavalier, de ce qu'il n'ouvroit la bouche qu'aux dépens d'autrui. Quoi! Toujours sur le ton satirique & mordant! En vérité cela comence à me déplaire; quoi que les malins portraits que vous me faites soient assés de mon goût; cependant de certains scrupules..... Ah! bon des scrupules, reprit brusquement nôtre jeune Ecervelé, vos froideurs, vôtre indifférence, voilà des matières à scrupule. Pourquoi vouloir heurter de front la Nature, & doner en face un démenti au penchant qu'elle a mis en nous à la Médifance? Elle en a fait pour nous le plus délicieux de tous les Mets; goutons les piquantes douceurs sans nous en armer sotte-ment: Vive la Médifance, c'est le sel de la Conversation: Sans cet assaisonnement, elle est insipide. En voulés vous des preuves convaincantes, en voici que l'expérience nous fournit tous les jours. Qui rassemble  
dans

dans un même lieu tant de perſones du Sexe, & d'où vient tant d'emprefſement pour ſe trouver dans de nombreuses Compagnies ? De bone foi, croïés vous qu'on ſe doneroit la peine de ſortir de chez ſoi, ſi l'on n'eſpéroit de publier quelque maligne Anecdote, dont on ſe ſent ſi chargée qu'a peine peut-on attendre le tems favorable pour la mettre au grand jour ? Si au puiſſant deſir de faire admirer ſes charmes, il ne ſe joignoit le plaifir raviffant d'epiloguer ſur ceux des autres ? Si l'on ne ſe propoſoit de faire échouer quelque réputation, de ridiculiſer quelques Diſcours, d'interpréter quelques regards, de difamer une Coëfure, ou de ruiner de fond en comble les Eſpérances que quelque Belle fondeoit ſur l'emplacement ingénieux d'une Mouche ? La Compagnie eſt elle formée, Quelle langueur ! Quel affoupifſement ! Ce n'eſt qu'en gloſant ſur les défauts d'autrui que vous pourrés en réveiller les Membres. *Fulvie a fait aujourd'hui un trait de ſa façon . . .* Quelque aimable Médifant n'a pas plûtôt prononcé ces ſyllabes ſi deſirées, qu'auffi tôt chaque individu féminin tend les oreilles, pour entendre ce qu'annonce ce prélude ; chaque trait de cette nouvelle Anecdote répand la joie dans le Cœur de nos Sœurs écoutantes ; on ne voudroit pas perdre quelques paroles, quand il s'agiroit de la conquête d'un

petites



Cavalier. L'Histoire est elle achevée ? Chacune se retire avec sa Voisine. On fait les petites Remarques sur la Nouvelle qu'on vient d'apprendre. Nôtre pauvre Fulvie est balotée impitoïablement. On se tait enfin, faute de pouvoir décocher de nouveaux traits. On recomence à s'assoupir. Si *Damon* n'a rien de nouveau à apprendre sur le compte de son prochain, si quelque nouvelle Fulvie ne vient les réveiller, c'en est fait, la joie dispaeroit entièrement. Vous voïés donc, ajouta ce bel Apologiste, que pour passer agréablement son tems, il faut médire. Puis rêvant un moment, afin que sa Belle crut que ce qu'il alloit dire, étoit un Impromptu de sa façon, il se mit à prononcer, d'un air impotant, ces Vers, tirés de la Comédie du Méchant.

*Tout ce qui vit n'est fait que pour nous réjouir,  
Et se moquer du Monde est tout l'art d'en jouir.  
Ma foi, quand je parcours tout ce qui le compose,  
Je ne trouve que nous qui valions quelque chose.*

Peste soit du Faquin, dis - je à la Raison. Il faut qu'il estime bien peu les autres Hommes, puis qu'il les met au deffous de lui. C'est un des Supôts de la Fatuite, me répondit la Raison : A quoi ne devés vous pas vous attendre du Partisan d'une Créature aussi vile &

aussi infame ? Ce Poëte , dont-il vient de s'attribuer les Vers , l'a peint lui & tous les Faquins ses semblables dans ce seul Vers,

*Des Riens, des Airs, du Vent, en trois mots les voilà.*

Mais que pensés vous , dis-je à nôtre Conductrice , de ce qu'il vient de dire sur le Chapitre de la Médifance , Ne vous étonés pas, me répoudit-elle , s'il soutient avec tant de feu ce qui lui fournit les ressources les plus abondantes pour briller dans le rôle qu'il joue. C'est à la Médifance qu'il doit tout son mérite. Quand on ne sauroit rien dire de bien , n'est ce pas une grande consolation que de pouvoit dire du mal ? Le plus méprisable talent est aussi le talent le plus à la portée de ces Messieurs. Prenés y garde , l'habitude de tout ridiculiser est la plus sûre preuve qu'on n'est qu'un ridicule. Plus nous sommes voisins des foibles des autres , plus facilement nous les remarquons. Ils ne peuvent s'élever. Come ces Insectes si incommodés dans l'Eté , ils cessent aussi d'être aperçus , dès qu'ils cessent de piquer Gardés vous , ajouta la Raïson , de doner jamais dans un travers aussi honteux. Souvenés vous que si la Médifance est le sel de la Conversation , c'est un sel amer , & empoisoné. N'achetés jamais le titre de bel Esprit , par  
la

la perte de la réputation d'un Cœur droit & bien placé. Aux yeux de la Raison vous ne feriez jamais que le deshonneur de l'un & de l'autre. Nous lui promettions de suivre les sages avis, quand *Philalèthe* nous dit tout à coup : Examinons, s'il vous plaît, ce Cavalier qui serre de si près cette aimable Brunette. Quel éclat dans les yeux, quelle douceur dans le maintien ! Les Jeux & les Ris voltigent autour de sa personne ! Heureux celui qui sera possesseur de tant de charmes ! Plaignés, nous dit la Raison, plaignés l'erreur de cette Belle. L'Amour l'aveugle au point de ne pas s'apercevoir que la passion du Cavalier n'a que l'air du sentiment : Examinés en éfet son Cœur avec mes Lunettes, & vous verrez que cette ardeur prétendue, ces empressements, & ces soupirs, loin d'être excités par l'Amour, ne sont que des artifices seductifs, qu'invente un penchant grossier qui cherche à se satisfaire. Ah, permettez, dis-je à la Raison, que j'aille détromper ce charmant Objet, en lui prêtant vos Lunettes. Elles lui seroient inutiles, répondit-elle, le bandeau qui couvre les yeux n'en tomberoit pas pour cela ; d'ailleurs l'Amour sauroit bien en tenir le Verre, & empêcher qu'il ne lui fut d'aucun usage. *Philalèthe* s'avisa d'un autre expédient : Il écrivit ces Vers sur un morceau de papier.

*Souvent l'Amant le plus vulgaire ,  
 Atrape le maintien d'un Amant délicat ;  
 Langage, Ardeurs, Soupirs, il fait tout contrefaire:  
 Thémire , il veut se satisfaire ;  
 Craignés de succomber , vous feriez un Ingrat.  
 Des Sermens faites peu d'état ,  
 Etudiés long tems l'Amant qui veut vous plaire  
 Hélas ! l'Amour dans plus d'un Cœur  
 Est moins sentiment que fureur !*

En passant près de la Belle , il les laissa tomber come sans dessein. Ce qu'il avoit prévu, ne manqua pas d'arriver ; elle les releva & en fit la lecture. Elle convint de la vérité contenue dans ces Vers ; mais elle se donna bien garde de se les appliquer. Nous en fumes quittes pour nos peines, & nous nous retirâmes, abandonans à eux mêmes cet Amoureux de comande & cette tendre Amante, qui continuèrent à s'en conter, & qui s'en conteront tant que la passion ne sera pas satisfaite. La Raison, chemin faisant, nous dit à cette occasion les choses les plus sensées. N'imités pas ces éternels Conteurs de fleurettes ; ces Amoureux languissans, qui ne parlent à une Belle, que par un coup d'œil qui tire sur le tendre, par l'apparence des soupirs, & par un jargon, qui étant inintelligible, pouroit la faire doner dans le panneau. Ne cherchez jamais à duper un Sexe aussi aimable.

Lui

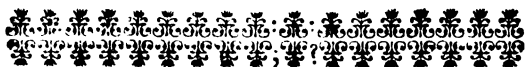
Lui déclarés vous l'ardeur de vos feux, que la bouche ne soit que l'interprète du Cœur. Pour cet éfet, n'aimés que ce qui est véritablement aimable. Ne rendés jamais Souveraine de vôtre Cœur une Statue animée, une Iris qui n'a que sa beauté en partage, qui ne peut satisfaire que le plaisir des sens. Atachés vous aux qualités du Cœur & de l'Esprit. Aimés la spirituelle D..... l'enjouée P..... la douce & modeste R..... la jeune G.. qui charme autant par son caractère que par sa beauté. Voilà des Objets dignes de vôtre Amour. La Raison alloit continuer, lors que je ne pus m'empêcher de l'interrompre, pour lui faire remarquer un Objet, qui me parût mériter un coup de nos Lunettes. C'étoit une espèce de Masse ambulante, faite en forme de toneau, qui donoit le bras à une de ses Amies, qui sucomboit sous le poids d'un fardeau si pesant. Que raconte-t'elle à son Amie, dis-je à la Raison? Aparentment que c'est quelque bone Dévotte, qui récite quelques lambeaux d'un Sermon qui ont ataint jusqu'à la moëlle de son Ame. Vous vous trompés, me dit la Raison: C'est une Pucelle de 60. Ans, qui s'est mise dans la tête qu'elle n'en a que 25. Le plus habile Arithméticien ne lui prouveroit pas le contraire, quoi qu'elle convienne elle même qu'elle est du Siècle passé. Voilà un nouveau goût de folie, dis-je à la Raison.

Mais de quoi s'entretient, s'il vous plaît, cette Jeune imaginaire? Irritée de n'avoir pas eu occasion de sacrifier à l'Himénée, ou du moins, de laisser cueillir au premier Ofrant un fruit qu'elle appréhende qui ne se gâte, elle peste contre les Homes qui ne ferment pas les yeux pour la trouver aimable, qui ne franchissent pas ce *Rempart imprenable qui entoure son honneur*. Elle s'emporte contre les Femmes qui ont débauché des Cavaliers qui n'auroient pas manqué de paier un Tribut dû si légitimement à ses Charmes. O! Le Comique Original, s'écria Philalèthe! Je crois que c'est l'unique en son espèce! Vous vous trompés, lui repliqua la Raison, c'est un Original qui a bien des Copies. Je vais vous prouver ce que j'avance, sans sortir de la Promenade. Ho non pas, s'il vous plaît, dis-je à la Raison. J'aperçois un nouvel Objet, qui nous réjouira encore plus que ces Infortunées qui n'ont pû faire argent de leur Marchandise au trafic du Mariage. Ce Jeune-Home, me dit la Raison, que vous voies s'avancer d'un air si fier & si résolu, ce Jeune Home, dis-je, est un des Vétérans de la Fatuité: Il en conoit à fond tout le manège: Nous avons peu de Fats de cette force là. Si vous en doutés, mettés vos Lunettes: Voies quelle admiration sur sa figure, sur l'air spirituel qu'il croit peint sur son visage; quelle

quelle comp'aisance pour les traits de son Esprit qu'il croit inimitables, pour ses Railleries, la manière d'écrire qu'il s'imagine être extrêmement fine & ingénieuse, tandis qu'elle n'est que précieuse & affectée; pour tout son Individu en en général, qu'il met sans hésiter au dessus de tout ce qu'il conoit. Dans le moment que nous l'examinions, il se disoit a lui même, *Nimia est miseria pulchrum esse hominem nimis*. Sa figure étoit selon lui le Chef d'Oeuvre des Graces; la Nature monroit ce dont elle étoit capable: Nouveau Narcisse, il ne croïoit devoir aimer que lui même. La fadeur d'un pareil spectacle révolta la Raison, & lui inspira un tel dégoût, qu'elle nous en fit détourner les yeux. Come il se faisoit tard, & que nous étions fatigués, nous primes conge de nôtre Conductrice, en la remerciant de sa complaisance, & en renvoiant, la suite de nos Observations à une autrefois. Vous ne trouverez pas mauvais que j'en fasse encore autant à présent, & que je vous prie d'être persuadé que je suis &c.

GENEVE le 19. Sept. 1748.

MISOFAT.



PLAINTES d'une Personne de distinction , ataquée de Vapeurs fâcheuses & de violentes palpitations de Cœur.

**T** Réfor , *presqu'ignoré tandis qu'on le possède ,  
Dont la perte à l'instant découvre tout le prix ,  
Santé , présent du Ciel , par quel puissant remède  
Viendras tu rétablir l'ordre dans mes Esprits ?*

*Lors que tu régissois ma fragile Machine  
Mes coupables excès t'ont ils poussée à bout ?  
Non , j'estimois tes biens préférables à tout ,  
Et je crus par mes soins empêcher ta ruïne.  
Tu me suis cependant : Un Démon intestin  
D'un mouvement bizarre agitant mes artères ,  
A la riche liqueur qui nourrit mes viscères,  
Plus vite qu'un éclair vient barrer le chemin . . .  
Je tremble ; un spasme affreux me susoque , m'an-  
nulle . . . .*

*Mon Sang va se figer . . . Le voilà qui circule :  
D'une vitesse égale aux plus rapides flots ,  
Il à bientôt courû mille & mille canaux . . . .  
De nouveau plus de pouls . . . Je meurs . . . Je  
ressuscite . . .*

*Mon cœur presqu'aux abois de détresse palpite . . .  
Come un fier ouragan qui trouble l'horison ,  
Mon sang fait mille efforts pour rompre sa prison.  
De ces coups redoubles la foudre menaçante ,*

*D'un*



*D'un mieux être prochain est la marque étonante.  
 Du sein du désespoir l'espérance renaît ;  
 L'équilibre bientôt va devenir parfait.  
 Enfin l'orage cesse ; un doux calme succède ;  
 Pour quelque tems au moins mon noir Démon  
 lui cède,*

*Et d'un peu respirer me laisse le loisir.  
 Le traître plus cruel qu'un Tigre d'Hircanie,  
 Pour ses coups imprévus, voisins de l'agonie,  
 Par sa malignité vient justement saisir  
 Les tems où la Nature invitoit au plaisir.  
 Lors que des alimens le desir nécessaire,  
 Par un droit légitime alloit se satisfaire,  
 Ou lors que le sommeil ofroit un doux repos,  
 C'est ce tems qu'il choisit pour aggraver mes maux.  
 Ce que chacun recherche est pour moi formidable :  
 Je crains également & le Lit & la Table.*

*Ce mal n'est rien, dit on ; il n'est point dan-  
 gereux..*

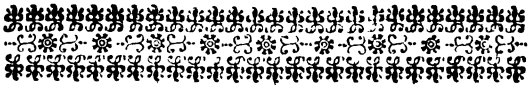
*Eloignez vous d'ici, Consolateurs fâcheux !  
 J'aimerois mieux cent fois, au péril de ma vie,  
 Les ardeurs de la Fièvre ou de la Pleurésie.  
 Qui n'a point éprouvé ce désastre fatal  
 Ne concevra jamais les horreurs de ce mal.  
 Plusieurs heures par jour, dans l'angoisse passées,  
 Ce n'est pas une mort ; c'en est vingt répétées.  
 Il faut finir un jour. Est-il quelque Mortel  
 Qui ne préférât point à mon état cruel  
 Le plus affreux danger, mais dont la prompte issue  
 Au-*

*Auroit mort ou santé pour double point de vuë ?  
Ataquer une brèche , être battu des Vents ,  
Au prix de ces horreurs ce n'est que jeux d'enfants .*

*Un Esclave enchainé ramant sur sa Galère ,  
Un Soldat presque nud , acablé de misère ,  
Sont des objets touchants , leur sort vous fait pitié :  
Ils sont moins malheureux que moi de la moitié .  
S'il étoit à mon choix d'aller prendre leur place ,  
Et ni' a franchir par là du mal qui me terrasse ,  
Je volerois au Camp dégager ce Soldat ,  
Je courrois à la Mer dégager ce Forçat .  
Et qu'on ne pense point que dans cette peinture  
De la vaine hiperbole on trouve la figure .*

*Mais que servent , hélas , ces indiscrets propos ?  
L'Arbitre souverain & des biens & des maux  
Ne nous dispense rien que pour nôtre avantage .  
Souffrons donc humblement avec force & courage .  
Sous le poids acablant de mes infirmités ,  
De cet Etre infini j'aperçois les Bontés .  
Cessez , plaintes sans fruit ; taisez vous , vains  
murmures ;*

*Le Père des humains chérit ses créatures .  
Prosperités , malheurs , maladie , santé ,  
Tout part de cette main qui n'est que Charité .  
Sur ce principe clair , corrigeons nos idées  
Soumettons nous aux loix qui nous sont imposées ;  
Et toujours vertueux cherchons pour l'avvenir  
Ce souverain bonheur qui ne doit point finir .*



## LOTÉRIE fingulière d'une Société Littéraire.

Souvent l'Auguste Vérité,  
Se cache sous un voile aimable :  
Pour instruire l'Humanité,  
Elle emprunte l'air de la Fable.

**V**ous nous avés doné, *Messieurs*, dans un de vos Journaux, un *Essai sur les Loteries*\*; & vous nous en avez fait conoitre de plusieurs espèces. En voici une des plus fingulières, exécutée dans une Société Littéraire. Comme cette Société est composée de Persones, qui sont de diverses Professions, & qui ont fait des Etudes différentes, on crût que pour ne favoriser aucun Membre au préjudice des autres, il faloit tirer au sort la Question sur laquelle on se proposoit de raisonner; autrement vous sentés bien, que chacun auroit tâché de donner la préférence à la Science qu'il auroit le mieux étudié. Mais en laissant au Hazard le choix des Questions, on convint d'établir une sorte de gradation entre les Sciences. Par exemple,

\* Voyez Journal Helvétique Mars 1741.

ple, on mit au premier rang la Théologie; la Morale suivit, come de raison; les Voix furent partagées, quelque tems, entre la Phisique, l'Histoire, l'Eloquence, & la Poësie; & il falut encore que le sort décidât de la place qu'on devoit leur assigner. Après avoir pris ces petits arrangemens, qu'on ne regardoit, à la vérité, que come un jeu agréable, on tira la Loterie. En ouvrant le Billet, on fut bien surpris de trouver une Question qui n'avoit directement aucun raport avec les Sciences sur lesquelles on avoit dessein de raisonner. Ce Lot échût heureusement à un jeune Home, qui avoit du sentiment & qui ne fut pas fâché qu'il lui fût tombé en partage. Il s'agissoit de savoir, *Qui seroit le plus heureux, ou un Home qui pendant toutes les Nuits auroit le Rêve le plus agréable, mais qui, dès qu'il seroit réveillé, éprouveroit toutes sortes d'infortunes; ou un Home, qui jouiroit d'une constante prospérité, pendant le Jour, mais dont le Someil seroit troublé par les Songes les plus tristes & les plus facheux?*

Le Jeune Home demanda, que pour mieux décider cette Question, on voulut bien le prêter à une fiction qu'il alloit exposer. Je suppose, pour un moment, dit il, que mon Ame a la faculté de passer d'un Corps dans un autre; & que j'éprouve successivement les états les plus heureux & les plus

plus infortunés : Avec cela, il faut supposer encore que je jouis du même privilège que *Pithagore*, & que j'ai la faculté de me ressouvenir des différentes situations où je me suis trouvé, pour les comparer ensemble. Aujourd'hui je suis Esclave, & j'ai pour Maître un Home dur & sévère ; il contrarie mes goûts les plus innocens, il m'impose un travail honteux & pénible ; & me fournit à peine le nécessaire : j'espère trouver quelque soulagement dans les douceurs de l'Amitié, mais j'éprouve bientôt que l'Amitié n'est pas faite pour les misérables. Celui que je regardois come mon meilleur Ami, est un perfide, qui trahit ma confiance ; il a pour les Gens riches ou en place, de ces prédilections mortifiantes, qu'on accorde plutôt au Titre ou à la Fortune, qu'au Merite, ou à la Vertu. Les Gens heureux ne peuvent soutenir la vue de ma misère & de mes calamités ; elles blessent leur amour propre, elles excitent dans leur Cœur une secrète répugnance, qui ne me permet pas d'en approcher. A qui donc aurai je recours ? Implorerai-je l'assistance des Loix ; mais elles sont muettes en ma faveur : Si je les force de parler, leur Arrêt agrave mon sort, en donnant droit de vie & de mort au Maître sur son Esclave. Il ne me reste qu'à m'adresser à Jupiter : *Père de tous les Homes*, lui dis-je, d'une

d'une voix suppliante, *pourquoi as tu mis tant d'inégalité entr'eux ? Où est ta suprême justice dans la distribution des biens & des maux ! Il semble que Pandore ait versé sur moi seul toutes les douleurs, toutes les peines que renfermoit sa Boîte fatale. Je suis plongé dans les ténèbres, sans apercevoir un rayon de lumière, je ne m'abreuve que de pleurs ; la douce espérance fuit loin de moi & m'abandonne au désespoir. Mes clameurs & mes larmes parvinrent jusqu'au Trône de Jupiter ; il voulut adoucir ma destinée ; il comanda à la Nuit de me prendre dans son Char, & de me conduire au Palais de Morphée. La Déesse obéit, dès qu'elle eut couvert la Terre de ses voiles sombres. Je vis le spectacle du Monde s'évanouir insensiblement à mes yeux. J'avois quelque regret à la perte de cette décoration passagère ; mais j'en fus bientôt dédomagé. Je sentis que je coulois dans les Airs avec rapidité ; j'abordai bien tôt au Palais du Sommeil, & j'aperçûs les Songes, bons & mauvais, voltiger autour de lui. La Déesse comanda aux plus agréables de verser sur moi leurs faveurs les plus précieuses. Ils s'emparèrent soudain de mon Imagination, après m'avoir couché sur un fin Duvet, garni de Fleurs aromatiques, & de Pavots.*

Je m'endormis profondément ; mais Dieux ! Quelle fût ma félicité ! Je vis mort  
Mai-

Maitre superbe humilié à mes piés ; & chercher dans mes yeux quelle étoit ma volonté, pour voler au devant de mes souhaits. Ce n'étoit plus ce Maitre fier & barbare, qui se faisoit un cruel plaisir de s'oposer à tous mes penchans & de me tyranniser : C'étoit un Ami tendre, humain, équitable, qui faisoit son bonheur de faire le mien. Une Campagne riante m'offroit des Fleurs odoriférantes & des Fruits délicieux : Mille Oiseaux sembloient se réjouir de mon bonheur, qu'ils augmentoient par la douceur & l'harmonie de leurs chants. Je sentis naître alors dans mon Cœur pour la première fois, une sorte de Volupté, qui m'étoit inconnue. Je croïois avoir aquis un sixieme sens, plus exquis que les autres. Pour quoi, disois-je, suis je seul dans ce beau séjour ? Pourquoi n'ai je que les Oiseaux pour témoins de ma félicité ! Cette Eau, qui murmure, & qui semble m'inviter par sa fraîcheur, & la clarté de ses Ondes, à entrer dans son sein, ne voudroit elle point exprimer mes regrets ? La Nature nous a fait pour la Société ; je le sens à mes desirs ; il me semb'e que mon bonheur se multiplieroit, si je pouvois le comuniquer. Come je prononçois ces mots, je vis sortir dessous un Berceau de Mirthe, & d'Orangers, une Bergère, que j'aurois prisé pour la Déesse de la Beauté, si elle n'a-

n'avoit eu quelque chose de plus touchant & de plus modeste ; les regards tombèrent sur moi , ou plutôt nos regards se rencontrèrent , & se confondirent. Que vous dirai-je de plus ? J'étois jeune & amoureux ; elle me trouvoit aimable ; nous entrâmes dans un sombre Bosquet , où j'aperçus , derrière le feuillage , l'Amour qui soulevoit son Baudouin pour nous regarder ; il nous éclairoit de son flambeau , & tiroit sur nous des flèches dorées. Comment nous défendre de ses traits ? Nous leur allions au devant , & nous chérissions nos blessures. Nôtre ardeur ne pouvoit s'éteindre qu'en la partageant ; & nous fîmes tout ce qu'on fait quand on s'aime : Elle ne se défendit qu'autant qu'il falloit pour irriter mes desirs , augmenter mon bonheur , & achever ma victoire.

Je me réveillai au milieu de cette extase ; l'enchantement disparut , & je retombai d'abord dans ce gouffre de maux , d'où m'avoit tiré le sommeil , & que je sentis beaucoup d'avantage , en comparant mon malheur réel , avec ma félicité imaginaire. Je passai quelques Mois flotant sans cesse entre l'infortune du Jour & les délices que la Nuit me procuroit ; mais mon Ame ne pût supporter long-tems l'extrémité de la douleur & du plaisir. Ces deux états étoient trop opposés , pour ne pas déranger & détruire mes  
orga-



organes ; mon Corps succomba sous le poids du fardeau, & la foiblesse laissa a mon Esprit la liberté d'en sortir, & de chercher un autre Domicile.

A peine mon Ame fût-elle dans le séjour des Esprits, que *Jupiter* lui laissa le choix de sa destinée ; mais à cette condition, c'est qu'ayant éprouvé, durant la demeure qu'elle avoit fait sur la Terre, toutes sortes d'infortunes, pendant le jour, & un bonheur sans mélange, pendant la nuit, il falloit se résoudre, si elle vouloit habiter de nouveau un Corps, à des Songes tristes & facheux ; mais en dédomagement, les Jeux & les Ris devoient m'accompagner pendant le jour, & semer ma route de fleurs. *J'accepte la condition*, dis je à *Jupiter* ; puis qu'il n'est pas permis aux Mortels d'aspirer à une félicité pure & entière. Prends bien garde à ton choix, repliqua le Dieu, & ne te plain plus de ta destinée. Peu de tems après, mon Ame entra dans le Corps de l'Héritier d'un des Monarques des Indes. Les Espagnols n'y avoient pas encore exercé leurs fureurs ; & cet heureux País jouissoit de toutes les douceurs de la Paix & de tous les charmes de l'Innocence. Le Ciel y étoit toujours serein, le Climat temperé, & la Terre fertile & abondante. L'Or étoit la moindre de nos Richesses : Nous estimions plus la Vertu que ce Métal. Nous mettions

la Bonté, la Justice, la Générosité au dessus des Perles & des Diamans. Le Souverain chériffoit ses Sujets; il leur comandoit avec douceur, & le Peuple obéiffoit avec joie, & avec docilité. L'Obéissance est sans amertume, lors que le Comandement est sans injustice. Nous n'aspirions pas à faire des Conquêtes, parce que nous avions en horreur de répandre le Sang humain; & que nous savions qu'on afoiblissoit souvent un Empire, en l'agrandissant: Quelque étendue qu'on lui done on a toujours des Voisins. Nôtre union faisoit nôtre sûreté; on craignoit d'ataquer un Peuple, que sa frugalité & son inclination pour le travail, rendoient vigoureux, & que son Amour pour sa Patrie rendoit invincible. Tous nos Voisins, convaincus de nôtre modération & de nôtre équité, nous respectoient, vouloient devenir nos Alliez, & nous prenoient pour Arbitres de leurs différens. Après la mort du Roi mon Père, qui m'aimoit tendrement & qui n'avoit rien négligé pour mon éducation, je fûs Héritier de la Couronne, sans aucune oposition, & mon Trône rétentit des Vœux de tous mes Sujets. Je donai mes soins pour les rendre heureux: Je fis fleurir, dans mon Roïaume, les Arts, le Commerce, & les Sciences; je fis sentir, que le bonheur des Particuliers se trouvoit dans

la félicité publique ; je leur appris à respecter leur Conscience, plus que les Loix : Elles ne sont faites, leur disois-je, que pour des Hommes durs & injustes ; mais il est honteux à des Créatures raisonnables d'avoir besoin de ce frein, & de redouter les Magistrats plus que les Dieux. Les Hommes sont nés égaux ; la supériorité des talens, leur degré d'utilité, devroient seuls mettre entr'eux quelque différence ; mais ces talens, nous ne les devons qu'à la Providence, ils ne nous ont pas été donés pour nourrir nôtre orgueil, & nous élever au dessus des autres ; leur usage légitime consiste à faire prospérer la Société, & à en ferrer les nœuds.

Mes Leçons étoient écoutées & mes Ordres étoient suivis : Mes Sujets se confidéroient come ne faisant qu'une seule & même Famille, dont j'étois le Chef. J'avois une Épouse belle & sage, qui m'aidoit à porter le poids du Sceptre, & dont l'entretien & les graces en adoucissoient la pesanteur : Rien n'auroit manqué à mon bonheur si j'avois jouï d'un sommeil tranquile ; mais les inquiétudes, les soucis dévorans, les noirs chagrins, le troubloient sans cesse : Des songes funestes me représentoient, tantôt mon Epouse entre les bras d'un Rival aimé ; tantôt des Sujets séditieux, dont la rebellion criminelle vouloit me renverser du Trône ;

tantôt des Assassins, qui me tendoient des pièges, ou qui me poursuivoient, à bras levé, pour m'arracher la vie. Je me réveillois tout en sueur; mes yeux se remplissoient, malgré moi, de larmes. La Reine, réveillée par mes gémissemens, avoit de la peine à les effluer. A peine avois-je reçu quelque consolation, que d'autres fantômes étraïans, me jettoient dans de nouvelles angoisses. Je redoutois mon Lit, come un lieu de tourmens & de suplice; la Nuit m'étoit devenue odieuse. Mon Sang s'échaufa; la Fièvre me prit; & tout l'art des Médecins ne pût me guérir. Je vis venir la mort sans peine, & je ne regretai qu'un Peuple qui m'adoroit, & que je laissai dans les sanglots & les larmes.

Voilà, *Messieurs*, reprit le jeune Home, après avoir gardé un moment le silence, les deux états que j'ai éprouvés tour a tour: Vous me demandés à present, lequel est le meilleur, ou quel est le moins infortuné? Mais c'est à vous à décider, & je vous ai mis, si je ne me trompe, a portée de le faire. D'un côté, vous voyés des biens réels & éfectifs, vous avés le pouvoir de les comuniquer, & de les multiplier en les partageant: Les avantages dont vous jouissés pendant le Sommeil, sont perdus pour les autres; ils n'ont rapport qu'à vous; & si vôtre Imagination les réalise, en quelque manière, le gain est unique-

quement pour vous ; le Prochain, ni la Société n'en profitent pas.

De l'autre côté, vous avez, pendant la veille, des ressourcés & des consolations, contre la tristesse & l'adversité, que vous ne trouvez pas durant le sommeil: La Raison adoucit les plus grandes amertumes. On trouve dans la patience, dans la résignation à la Providence, des secours qui nous échappent dans l'erreur des Songes. Dans ce tems fâcheux, vous êtes entièrement livré à vous même ; rien ne vous distrait ; l'impression que fait sur l'Esprit & sur les Sens, l'image des Objets, est plus forte, parce qu'elle n'est point affoiblie par des images contraires ou différentes.

Mais disons le, une telle Fiction n'est pas vraisemblable, & l'on ne peut guères supposer que ce que qui l'est. Heureusement pour les Hommes, le mélange des Biens, soit réels, soit imaginaires, est assez égal. Les Maux nous font mieux sentir le prix des Biens. Après des Nuits sombres & nébuleuses, nous goûtons mieux le plaisir d'un Jour pur & serein. Ce mélange même se fait sentir durant le sommeil ; nos Songes nous représentent, tantôt des Objets tristes & lugubres, tantôt des Objets rians & agréables. Ceux qui ont comparé la Vie de l'Homme à un Rêve ont peut être fait la comparaison la plus juste que l'on puisse faire. Je suis &c.



# LET T R E

*De Philographe aux Editeurs , contenant une  
nouvelle Traduction du Chap. VII. du Can-  
tique des Cantiques.*

M E S S I E U R S ,

**J**E vous suis infiniment obligé , de la bonté que vous avez eu , de m'apprendre , que l'Auteur de l'Examen des Pensées libres sur les Prophéties , n'est point le même , que celui de la Paraphrase Raisonnée , sur le Psaume L.XV. Je n'ai pas besoin de vous demander , si la certitude de ce jugement est uniquement fondée , sur l'éloignement des Villes , d'où les Manuscrits de ces diverses Pièces , vous ont été envoïez , & sur la différente main des Copistes ; & si ces apparences ne pourroient point être trompeuses ? Comment pourrois-je encore douter de ma méprise , après que le Savant Auteur de  
la

la Paraphrase Raisonnée, a eu la politesse, de me faire assurer lui-même, par une Personne de mérite, qu'il n'a eu absolument aucune part à cet Examen? Ce n'est point assez, que de l'avoir prié à mon tour, par le même canal, d'agréer à ce sujet mes très-humbles excuses. Je dois certainement les lui réitérer dans votre Journal, & reconoitre publiquement, combien je suis touché de sa générosité, & de son excellent caractère. Cette démarche lui fait d'autant plus d'honneur dans mon Esprit, qu'elle est une preuve certaine, qu'il ne conserve aucun ressentiment, de ce que j'ai pris la liberté, de critiquer une de ses productions; puis que cela ne l'a point empêché, de rendre justice à la droiture, & à la pureté de mes vûes. Exemple rare dans ce Siècle, où la plupart des Savans, sont si jaloux de tout ce qui est sorti de leur plume, que la moindre méprise de quiconque ose y trouver à redire, leur fournit une ample matière de s'exhaler en paroles d'indignation. pour ne pas dire en injures! De là vient peut être, que les progrès de la Vérité sont moins grands; parce que dans la crainte de s'exposer aux traits du courroux, de ces Auteurs bilieux, on laisse passer sans critique, diverses choses peu fondées dans leurs Ouvrages; quoi qu'au milieu de tant de sentiers, de la sombre Vallée où nous marchons tous,

nous

nous soions dans une espèce d'obligation, de nous avertir mutuellement de nos écarts, & de nous entr'aider de nos foibles lumières.

Pour remplir le vuide de ma Lettre, permettez, *Messieurs*, que je vous prie de publier une nouvelle Traduction du Chapitre VII. du *Cantique des Cantiques de Salomon*. Il n'est pas nécessaire d'avertir qu'elle est faite sur l'Original Hébreu sans points.

„ 1. Revenez, revenez, ô vous qui avez  
 „ fait vôtre paix *avec Dieu*: Revenez, reve-  
 „ nez, afin que nous vous contemplions.  
 „ 2. Que verrez-vous dans celle qui a fait  
 „ sa paix ?

„ *Nois verrons* come des chœurs de Mu-  
 „ sique dans les Armées. 3. Que vos dé-  
 „ marches sont belles avec *vos souliers*,  
 „ Fille de *mon Peuple* magnifique! De tou-  
 „ tes parts *brillent* à vos côtés, des orne-  
 „ mens, ouvrage des mains de *vôtre* foi.

„ 4. Votre Prince, ne devoit il pas bien,  
 „ faire tarir le mélange *amer* de la Coupe  
 „ de *vôtre* prison? Environée d'une haie de  
 „ lis, vous enfantez un tas de froment.

„ 5. Vos deux mainelles sont come deux  
 „ sans jumeaux de la femelle d'un chevreuil.

„ 6. Vôtre cou est come une tour d'ivoire:  
 „ Vos yeux *répandent* des larmes de béné-  
 „ dictions



„ dictions, à l'idée de l'exécrable Souverain  
 „ de la Fille des Multitudes : V<sup>ô</sup>tre visage  
 „ est come la Tour du Liban, laquelle ob-  
 „ serve ceux qui se détournent vers Damas.  
 „ 7. V<sup>ô</sup>tre Chef, & vos Souverains *sont*  
 „ come Carmel, & vous avez décoré v<sup>ô</sup>tre  
 „ Chef, come de la pourpre d'un Roi atta-  
 „ ché *a des dépêches*, entre des Couriers.  
 „ 8. Que vous êtes belle, & pleine d'agrè-  
 „ mens, ô vous, que j'aime plus que tout  
 „ ce dont on fait les delices ! 9. V<sup>ô</sup>tre taille  
 „ est présentement semblable au Palmier,  
 „ & vos mamelles à des grapes de raisins.  
 „ 10. Je l'avois bien prédit, que je releve-  
 „ rois *ce* Palmier, & que je lui verrois des  
 „ branches *nouvelles*. Oui, vos mamelles  
 „ sont à présent come les grapes de la Vigne,  
 „ & l'odeur de v<sup>ô</sup>tre visage *est* come l'odeur  
 „ des Oranges. 11. V<sup>ô</sup>tre palais aussi *goûte*  
 „ come le plus excellent vin, *le Prédicateur*  
 „ qui ramène *les Homes* à mon Bien-aimé, &  
 „ à la droiture, qui fait parler mon langage à  
 „ ceux qui s'étoient endormis.  
 „ 12. Je suis à mon Bien-aimé, & son  
 „ inclination *l'amène* vers moi. 13. Vien,  
 „ mon Bien-aimé, allons à la Campagne,  
 „ passons la nuit dans les Villages. 14. Nous  
 „ nous leverons au point du jour, pour  
 „ aller aux Vignes ; nous verrons si la Vigne  
 „ pousse,

„ pousse, si les premiers raiſins paroiffent ;  
 „ ſi les grenadiers fleuriffent. Là je te do-  
 „ nerai *des marques* de mon amour. 15. Dé-  
 „ ja les mauz répandent *leur agréable* odeur,  
 „ & nous avons à nos portes de toutes fortes  
 „ de fruits précieux. Mon Bien aimé,  
 „ j'en ai ferré pour toi, des vieux & des  
 „ nouveaux.

Voilà un morceau, que j'offre aux réflexions de ceux qui croient, que les Prophéties étant exprimées en termes figurez & ſymboliques, on ne ſauroit y trouver avant leur accompliſſement, ni aſſez de clarté, ni aſſez de liaison, & de détail.

Je ſuis &c.

Ce 20. Septembre 1748.

PHILOGRAPHE.





# ÉPIÔRE

A Mr. D'ARNAUD.

**C**Harmant d'ARNAUD, de ta Muse légère  
 Que ne puis je imiter les aimables accens !  
 Et que ne puis je instruire & plaire,  
 Come tu le fais dans tes Chants !  
 Faut il gagner une Bergère,  
 Quels airs plus vifs & plus touchans !  
 Oui ! Dans tes acords ravissans  
 On trouve dequoi satisfaire,  
 La Raison, l'Oreille, & les Sens.  
 Sur des tons & nobles & grands,  
 Tu montes, quand il faut ta Lire :  
 Veux tu de Coligni nous peindre le Martire \*,  
 Et ses Défenseurs expirans ;  
 Je crois les voir tomber sous les coups des Tirans.  
 De leur triste sort je soupire.  
 Mon Ame, ainsi que toi, déteste les fureurs  
 Qu'un zèle trop cruel inspire ;  
 Et qui ne change point ni l'Esprit ni les Cœurs,  
 Qui de la Vérité fait établir l'Empire  
 Sait vaincre toutes les erreurs.

Pour

\* Mr. d'Arnaud est l'Auteur de la Tragédie de Coligni ou de la St. Barthelémi.

Pour obtenir les biens que le Ciel nous prépare,  
 Est il donc dans le Sang que nous trempions les  
 mains ?

Si nous avions un Dieu barbare ,  
 Quoi ! Serions nous plus inhumains ?  
 Mais de cette affreuse peinture ,  
 Cher d'Arnaud, détournons les yeux ,  
 Et fixons les sur la Nature ,  
 Qui paroît si belle en ces Lieux.  
 Désormais de mon sort je serai seul le Maître ;  
 Et selon mes besoins étendant mes desirs ,  
 Ami , dans ce séjour champêtre ,  
 Au gré de mes souhaits je saurai faire naître  
 De vrais & d'innocens plaisirs.

C'est là que mon Esprit tranquille,  
 Loin du bruit des Cites a fait choix d'un Azile ;  
 Fuyant des Passions le joug impérieux :  
 C'est là qu'une lecture utile ,  
 La culture des Fleurs , rendront mon Domicile  
 Digne de devenir la demeure des Dieux.

Le Monde offre à nos yeux une belle peinture :  
 Les Objets ont un fard qui couvre leurs défauts.  
 Partisan des beautés de la simple Nature ,  
 J'aime encor mieux les Bois , les Prés , & les  
 Ruisseaux ,  
 Que ces Lieux trop peuplés, où l'art & l'imposture  
 Sous des biens aparens nous cachent de vrais maux.  
 A l'ombre d'une Tilleul , au bord d'un Fontaine ,  
 Je ris des vains amusemens ,  
 De ces foibles Mortels que l'on voit sur la Scène,

Etaler tous les sentimens ,  
 Qu'excitent tour à tour , & l'amour & la haine ;  
 Des Cœurs passionés honteux égaremens.  
 De ces heureux Valons fuit l'infame Avarice :  
 L'Orgueil est ici detesté.  
 Du soufle empoisoné du Vice  
 Ce Hameau n'est point infecté :  
 Fidèle aux Loix de la simple Equité,  
 L'Habitant vit sans artifice ,  
 Au milieu d'une douce & sage égalité :  
 Jamais l'Ambition , ni l'aveugle Injustice  
 N'ont souillé de ses Mœurs l'aimable pureté.

Mille petits Oiseaux , animans leur ramage ,  
 De leurs tendres Chançons font retentir les Airs :  
 Zephir leur répondant au travers du feuillage ,  
 Mêlé son soufle à leurs concerts.  
 Tout présente en ces Lieux une riante image.

Que j'aime à voir de ces Ruisseaux  
 Couler les Ondes fugitives ;  
 Et les fleurs qui sont sur leurs rives  
 Se multiplier dans les Eaux !  
 Ici , quand la naissante Aurore  
 Invite le Soleil à reprendre son cours ,  
 J'espère que le Jour qui comence d'écloré  
 Sera le plus beau de mes Jours.  
 Ha ! des douceurs de l'Espérance ,  
 Si l'Home conoissoit le prix ,  
 Il n'auroit plus que du mépris

*Pour cette courte & foible jouissance,  
Des biens dont son Cœur est épris.*

*Oui, l'espoir des vrais biens, dont l'Ame est altérée  
Semble prolonger sa durée;  
Et jusques dans l'Eternité  
Etendre sa félicité.*

*O ! que cette aimable Retraite  
A pour moi de charmes secrets !  
Que j'aime l'ombre des Forêts !  
Que j'aime à célébrer, au son de ma Musette,  
La Nature & tous ses attraits !  
Ici nôtre Ame satisfaite  
Jouit de cette douce paix,  
Dont le Riche, en vain à grands frais,  
Voudroit bien pouvoir faire emplette;  
Qui pour le Mondain n'est pas faite,  
Et que le Crime, enfin, déchiré de regrets.  
Même, au sein des Plaisirs, ne peut trouver  
jamais.*

De la Graveline près de  
Genève, le 15. Sept. 1748.

J. B. TOLLOT.





# MADRIGUAL.

**I**Ris, je suis heureux en songe.  
 La dernière nuit j'ai goûté,  
 Par les charmes d'un doux mensonge,  
 Les plaisirs de la vérité.

J'étois à vos genoux dans le prochain bocage,  
 De mes tendres soupirs vous receviés l'hommage :  
 Votre Cœur adouci démentoit sa fierté.  
 Tircis, me disiés vous, vous m'aimés, je vous aime.  
 A ces mots je donai l'essor à mon Amour.  
 Je voudrois dormir nuit & jour.  
 Si je dormois toujours de même.



Il faut expliquer l'Enigme du Mois passé  
 par le *Ver luisant*.



## A V I S.

**L**A Dame Veuve Bondely, Libr. à Berne,  
 vient d'achever l'Almanach Messager Boi-  
 teux, pour l'Année 1749. & en a remis toute  
 l'Edition au Sr. P. A. Chenebié, Libr. à Vevay,

qui en débitera à tous ceux qui en souhaiteront, pour un prix des plus raisonnables, & proportionné à la quantité, qu'on lui en demandera. Ledit Sr. Libraire ayant toujours eu part aux Editions, qui s'imprimoient, ci devant, à Basle, chez la Dame Veuve de Mechel, a donné la même attention à celle de Berne, qui contient autant de Feuilles & de Nouvelles du même goût, que les Editions de Bâle, & est plus comode, pour trouver les Foires, qu'il a fait marquer par ordre alphabétique: En conséquence de quoi, il espère, que les Almanachs de Berne auront à tous égards, la préférence sur ceux de Bale, qui d'ailleurs ne pourront être débitez dans le Canton de Berne, en vertu du Privilège en faveur de l'Edition des premiers.

## T A B L E.

<b>E</b> Xamen des Pensées libres sur les Prophéties.	211
Reflexions sur le Bonheur.	241
Les Lunettes de la Raison.	277
Plaintes en Vers d'une Personne ataquée de Vapeurs &c.	290
Loterie singulière d'une Societé Literaire.	293
Lettre de Philographe aux Editeurs.	304
Nouvelle Version du Chap. VII. du Can- tique des Cantiques.	306
Epitre à Mr. d'Arnaud.	309
Madrigal.	313